

RECUEIL
DE
BONS CONTES

ET DE
BONS MOTS,
TIRÉS

Des Ouvrages des plus beaux Esprits

de ce Temps.

Das ist:

Artige Historien,
und
Sinnreiche Reden,

Welche aus den neuesten und besten Scribenten mit
Fleiß zusammen getragen worden sind.

I.

UN Avocat, voyant qu'un
Préficat, le méprisoit à
cause de sa jeunesse, lui dit:
*Monfieur, je suis jeune, il est
vrai, mais j'ai lû de vieux li-
vres.*

II.

François I. Roi de France
voulant railler une Dame agée,
qui avoit été fort-belle, lui
dit: *Madame, combien y a-t-il,
que vous êtes revenue du pays
de la beauté? Sire, repondit-
elle, j'en revins le même jour
que vous revintes de Pavie.* Il
perdit une bataille contre
l'Empereur Charles-Quint, où
il fut fait prisonnier, & ensuite
mené en Espagne.

III.

Un Mahometan voyant un
Mousti, lui demanda conseil
sur la conduite de sa vie. Le

Mousti lui dit: *Reconnoissez un
Dieu, retenez votre langue, ré-
primez votre colere, faites ac-
quisition de la science, demeurez
ferme dans votre religion, abste-
nez-vous de faire le mal, fré-
quentez les bons, couvrez les
défauts de votre prochain, sou-
lagez les pauvres de vos aumô-
nes, & attendez l'éternité pour
récompense.*

IV.

Saleuque ayant ordonné
chez les Loerriens, que celui qui
feroit convaincu d'adultère,
perdroit les deux yeux; son fils
étant tombé dans cette faute,
pour épargner son fils, sans
violer la loi, il lui fit créer seu-
lement un œil & s'en créa un
autre à soi même.

V.

Un jeune Seigneur qui apre-
noit à jouer des instrumens,
Bb 2 ayant

ayant touché une corde pour l'autre; le Maître l'en reprit. Qu'importe, lui dit le Prince, que je touche celle-ci ou celle-là? *Si c'est comme Roi, répondit le Maître, vous avez raison: mais si c'est comme Musicien, vous avez tort.*

VI.

Un insolent cracha un jour au nez à Diogène. C'est à ce coup, lui dit quelcun, que tu es en colère? *Point du tout, répondit froidement le Philoſophe, je pense ſeulement, ſi je m'y dois mettre.*

VII.

Rien ne pervertit d'avantage les Princes que de les flater quand ils ſont mal, ou de leur prêter du ſecours pour commettre des injuſtices. L'Empereur *Caracalla* avoit fait maſſacrer ſon frère *Geza* dans les bras de ſa mère: il voulut obliger le *Juriſconſulte Papinien*, de juſtifier une action ſi brutale: *Papinien* n'en voulut rien faire, & dit, *qu'il étoit plus aiſé de commettre un parricide que de l'excuſer*: Il aime mieux mourir, que de conſerver ſa vie par une complaiſance ſi criminelle.

VIII.

Une Dame vertueuſe fut priée par une autre Dame, de lui apprendre, quels ſecrets elle avoit pour conſerver les bonnes grâces de ſon mari: *C'eſt, lui dit-elle, en faiſant tout ce qui lui plaiſt, & en ſouffrant patiemment tout ce qui ne me plaiſt pas.*

IX.

Monſieur le Cardinal de Richelieu pria Monſieur Chapelain, de lui prêter ſon nom pour une pièce de théâtre, lui dit: *Si vous me prêtez votre nom en cette occaſion, en récompenſe je vous prêterai ma bourſe en quelqu' autre.*

X.

Philippe de *Macedoine* étant un jour fort embarrasſé d'affaires, ne voulut point juger le procès d'une Dame, & pour ſe diſculper, il lui diſoit qu'il n'avoit pas le loisir: *Si vous voulez vous reposer, lui dit-elle, renoncez donc à la Royauté.* Ces paroles le touchèrent, il termina ſon affaire ſur le champ.

XI.

Un riche Marchand de Naples fit un jour ſon teſtament, en faveur des Pères de la Compagnie de Jeſus. Peu après il s'aviſa de laiſſer ſes biens à un autre. Ce qui donna ſujet à un drôle d'écrire à la porte du college de ces bons Pères, ces paroles en gros caractères? *Voici les Pères du Vieux Teſtament, qui n'ont point de part au Nouveau.*

XII.

Un Gascon diſoit à un de ſes amis, qu'il avoit grand mal à un œil, & lui demandoit, s'il ne ſavoit pas quelque remède? L'autre répondit: *J'eus l'année paſſée un grand mal à une dent, je la fis arracher, & j'en fus guéri,*

guéri, je vous conseille de vous servir du même remède.

XIII.

Le bouffon du Roi Louis XI. disoit souvent, qu'aux Cours des Rois il y a quatre bonnes mères, qui ont quatre fort-mauvais enfans; savoir la Vérité, qui engendre la haine; la Prospérité qui engendre l'orgueil; la Sévérité, qui engendre le peril; & la Familiarité qui engendre le mepris.

XIV.

Un Sot de qualité reprochant à un Général d'Armée la bassesse de sa naissance: *Je serai le premier de ma race, lui dit-il, & toi, tu seras le dernier de la sienne.*

XV.

Un Général des Athéniens faisant fortifier son camp, sans qu'il parut, qu'il eut besoin de cette précaution, il dit à ceux qui s'en étonnoient: *C'est une mauvaise excuse à un Général, de dire, je n'y pensois pas.*

XVI.

Agéfilas Roi des Lacédémoniens levant des Soldats, quatre ou cinq hommes tout balafrés se présentèrent à lui, l'assurant que leurs cicatrices étoient des marques, qu'ils n'avoient jamais tourné le dos aux ennemis: *Mes amis, leur dit Agéfilas, j'aimerois encore mieux à mon service, ceux qui vous ont ainsi marqués.*

XVII.

Un Chimiste ayant dédié à

Leon X. un livre, où il se vantoit d'apprendre la manière de faire de l'Or, s'attendoit à recevoir un magnifique présent. Le Pape lui envoya une grande bourse toute vuide, & lui fit dire, que puisqu'il savoit faire de l'Or, il n'avoit besoin, que d'un lieu, où il le pût mettre.

XVIII.

Un Roi d'Egypte aprit à des finges à danser, à quoi ils reüssirent admirablement, parce que cet animal aime à contrefaire toutes les actions de l'homme. Ce spectacle dura long-tems, jusqu'à ce qu'un drôle qui vouloit rire, s'avisa de jeter des noix dans la sale, où ils dansoient. Car alors oubliant leurs pas & leur contenance affectée, ils se ruèrent dessus pêle-mêle sans avoir égard à leurs beaux habits, ni à leurs masques, & oublièrent le personnage, qu'ils représentoient, pour jouer celui, qu'ils étoient en esfiè.

XIX.

Les gens de qualité se font un honneur de ne pas paier leurs dettes. Un homme de la ville disoit à un courtisan, qu'il venoit de se décharger d'un péfiant fardeau, en paiant une somme qu'il devoit, & qu'il ne comprenoit pas, comment on pouvoit dormir, quand on étoit chargé de dettes. *Pour moi, répondit le courtisan, qui étoit fort endetté, je le comprends facilement; mais je ne comprends*

pas, comment mes créanciers peuvent dormir, sachant bien, que je ne les payerai jamais.

XX.

Un borgne s'étant levé de grand matin, alla à la campagne. En chemin il rencontra un bossu, à qui, après lui avoir souhaité le bon jour, il dit d'une manière assez drôle: *Monsieur, il faut que vous ayez chargé de bonne heure. Qui, répondit le bossu, car je chargeois déjà, que vous n'aviez encore ouvert qu'une fenêtre.*

XXI.

Un païsan enfermoit tous les jours sa hache à la clef dans un coffre. Un jour sa femme lui en demanda la raison, il répondit: *Je crains que le chat ne la mange.* La femme répartit: *Vous vous moquez, les chats ne mangent point de haches.* Le Mari répliqua: *Le bourreau! Il nous a mangé un brocheton, qui nous eût été un sou; pourquoi voulez vous, qu'il ne mange pas une hache, qui en coûte vingt.*

XXII.

L'ignorance n'a jamais été un titre de mérite. Charles-Quint entendant à Gènes un Orateur qui le haranguoit en Latin, eut de la peine à comprendre ce qu'on lui disoit, il dit en sortant: *je paye bien maintenant la peine de la négligence que j'ai eue dans ma jeunesse.*

XXIII.

Un Juge Turc, qu'on appelle Cadi, interrogeoit en présence

d'un Sultan un Mahometan, qui se disoit Prophète, & le sommoit de prouver sa mission par un miracle. Le Prophète prétendu dit, que sa mission étoit évidente, en ce qu'il résuscitoit les morts. Le Cadi ayant répliqué, que c'étoit ce qu'il failloit voir, & qu'il ne suffisoit pas de le dire; il dit au Cadi: *Si vous ne me croyez pas, faites moi donner un sabre, que je vous coupe la tête, & je m'engage de vous résusciter.* Le Sultan demanda au Cadi, ce qu'il avoit à dire là-dessus? Il répondit: *Il n'est plus besoin de miracle, je l'en tiens quite, & je erois qu'il est Prophète.*

XXIV.

Le Maréchal de Luxembourg s'étant levé fort matin le jour de la bataille de Landen, fut interrogé par M. de Boufflers, pourquoi il étoit si matineux? *C'est, Mons. dit le Maréchal, que je m'en vais trouver le Prince d'Orange au lit. Mais, Monsieur, si nous l'éveillons, lui répondit le Marquis, j'appréhende fort, qu'en se levant il ne nous fasse trop d'accueil.*

XXV.

Le café passe pour un remède souverain contre la tristesse. Aussi dernièrement une Dame, aprenant que son mari avoit été tué dans une Bataille: *Ab! malheureuse que je suis, dit-elle, vite qu'on m'apporte du café; & elle fut aussitôt consolée.*

XXVI.

Un homme de dettes, malade, que la fièvre à démentir lui prit de jusqu'à ce que Le Confesseur avoit bonne faire, lui étoit si bon d'espérer que la prière: ces grand en le succom anciens ans, j' u mouru jamais

XXVI. Un digne Pape Alexandre un jour au Palais lequel il avoit d'une manière qu'on avoit de distingués. Et ple le mettant deilus, celui-ci crié: *Ab! que bien! c'est un Pape marquoit par com que le Pape étoit en cieux du Roi de*

XXVIII. Un jeune homme de les études de les à demandoit un de l'opéra ce qu'il avoit de C'est-à-dire qu'il étoit un homme de bien pour que l'on le sçait pour son

XXVI.

Un homme de la cour chargé de dettes, & se trouvant fort malade, dit à son Confesseur, que la seule grâce, qu'il avoit à demander à Dieu, étoit qu'il lui plût de prolonger sa vie, jusqu'à ce qu'il les eût payées. Le Confesseur, qui crut qu'il avoit bonne intention d'y satisfaire, lui répondit que ce motif étoit si bon, qu'il y avoit lieu d'espérer que Dieu exauceroit sa prière: *Si Dieu me faisoit cette grâce*, dit alors le malade, en se tournant vers un de ses anciens amis, *je serois assuré de ne mourir jamais.*

XXVII.

Un drôle voulant railler le Pape Alexandre VIII. afficha un jour au Pasquin un billet, sur lequel il avoit peint un oiseau d'une manière, si grossière qu'on avoit de la peine, à le distinguer. Et la foule du peuple se mettant à raisonner là-dessus, celui-là commença à crier: *Ah! é un Papagallo! He bien! c'est un Perroquet.* Mais il marquoit par cette équivoque que le Pape étoit entré dans les intérêts du Roi de France.

XXVIII.

Un jeune Prince ayant achevé ses études & ses exercices, on demanda à un de ses domestiques ce qu'il avoit le mieux appris? *C'est*, répondit il, *à monter à cheval, parce que ses chevaux ne l'ont point flatté.* Il fit entendre, que les maîtres de

science de ce Prince avoient donné dans le défaut de la flatterie, & qu'il n'y avoit eu, que les chevaux du Prince, qui l'avoient bien servi.

XXIX.

Après que Christine, Reine de Suède, eut quitté son Royaume, elle alla visiter le Roi de France. Etant arrivée à Paris un savant, à qui les pointes d'esprit étoient naturelles, la harangua en ces termes: *La Suède a vu Votre Majesté Chrétienne, Rome l'a vue Chrétienne, & je souhaite que la France la voye Très-Chrétienne.* Car le bruit couroit alors, que le Roi l'alloit épouser.

XXX.

Un Evêque qui donnoit à dîner à plusieurs Prélats, fit dresser un buffet, composé de beaux & grands bassins, d'aiguères, de soucoupes, flacons & autres ouvrages d'argenterie, faits par les meilleurs ouvriers; & comme ses confrères admiroient la magnificence de ce buffet, *je l'ai acheté*, leur dit-il, *à dessein d'assister les pauvres de mon Diocèse; Monseigneur*, lui répondit un de ces Prélats, *vous auriez pu leur en épargner la façon.* Il lui marqua plaisamment par cette réponse l'opinion qu'il avoit, que sa charité avoit eu moins de part, que son luxe, en l'achat de ce buffet.

XXXI.

Trois Jésuites passant un matin à cheval par une forêt, y furent

furent arrêtés par des voleurs qui leur demandèrent, qui ils étoient. Un des Pères répondit: *Nous sommes de la Compagnie de Jésus. Cela est faux, dit un voleur: car Jésus n'a jamais eu de Cavalerie; mais à cela près, montrez vos passe-ports. A quoi bon tant de questions? dit un de ces Pères, vous connoissez bien à nos habits, qui nous sommes. Oui, nous connoissons, que vous êtes des déserteurs déguisés, répliqua un voleur. Puisque vous n'avez point de passe-ports, pié à terre, nous vous donnons la vie; sauvez-vous.*

XXXII.

Lorsque Sigismond, fils de Jean, Roi de Suède, devoit être élu Roi de Pologne, le grand Chancelier du Royaume, Zamoski, donna un répas au fameux Magicien Scot de Parme, qui demouroit alors à Varfovie, & à la table il lui demanda: S'il favoit bien qui seroit le nouveau Roi de Pologne? Scot répliqua sur le champ: *Dico tibi vere futurum Regem, quem Deus voluerit; c'est-à-dire, je vous assure, que celui-là deviendra Roi, qui sera favorisé de Dieu.* Mais comme cette réponse faisoit un peu le Chancelier; le Magicien lui fit dire le lendemain après l'élection, qu'il devoit prendre à revers le mot *Deus*, & qu'il trouveroit qu'il ne lui avoit pas caché, que Sigismond seroit le Roi de Pologne.

XXXIII.

Un Chrétien se fit Musulman. Six mois après, ses voisins qui l'avoient observé, & qui avoient remarqué, qu'il se dispensoit de faire les cinq prières par jour, auxquelles il étoit obligé comme tous les autres Mahometans, ils le menèrent au Juge, afin d'être chatié, & le Juge lui demanda la raison de sa conduite. Il répondit: *Seigneur, lorsque je me fis Musulman, ne me dites-vous pas en propres termes, que j'étois pur & net, comme si je venois d'être mis au monde? Le Juge en étant demeuré d'accord, il ajouta: Si cela est, puis qu'il n'y a que six mois, que je suis Musulman? je vous demande, si vous obligez les enfans de six mois de faire la prière?*

XXXIV.

Scipion l'Africain ayant été cité par les Tribuns, & accusé de plusieurs crimes, il ne daigna pas répondre à toutes ces accusations; mais prenant un visage de Mars, c'est à dire, ce visage terrible, qui faisoit trembler les ennemis du peuple Romain, au milieu du combat, il dit seulement: *Messieurs, c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour auquel je vainquis Hannibal & Carthage; je vais au Capitole sacrifier à Jupiter pour lui rendre grâces de cette victoire; cependant on n'a qu'à faire mon procès, si on le juge à propos, je ne serai pas loin.* Ayant prononcé ces paroles avec fermeté,

té, il prit le chemin du Capitole, où ses amis l'ayant suivi, le peuple en fit de même; & l'accusation s'évanouit à la honte des ses accusateurs.

XXXV.

Le Duc de Luxembourg étant à l'extrémité, le Père Bourdaloue, qui étoit venu l'assister dans sa maladie, lui dit: *Eh bien! Monseigneur, n'est-il pas vrai, que vous aimeriez mieux avoir donné un verre d'eau de plus à un pauvre, pendant votre vie, & n'avoir pas gagné tant de batailles? Je voudrais au moins, repliqua le Duc, ne les avoir pas achetés si cher.*

XXXVI.

Sous l'Amiral de Tourville, un Soldat Gascon, voyant qu'on alloit donner un combat naval, & ayant peur de sa peau, prit bien ses armes, mais il commença à trembler extrêmement. Ce que remarquant son Capitaine, il lui en demanda la cause. *Monsieur, dit le Gascon, ma chair tremble de peur, pour le danger où elle prévoit, que mon courage la portera tantôt.* Un autre dit: *Je ne tremble pas, mais je frémis seulement d'horreur pour le carnage, que je vais faire.* Un autre assura, *qu'il trembloit du froid, avec lequel il alloit regarder le péril, où son courage l'alloit exposer.*

Un autre disoit, que sa chair ne trembloit pas, mais qu'elle *trépi-* sailloit de joye pour la victoire,

qu'il étoit assuré de gagner. Il faudroit les avoir vû combattre, pour juger de la vérité de ces bons mots.

XXXVII.

Narfes, ayant vaincu les Barbares & les Gots, se rendit auprès de l'Empereur Justinien. L'Impératrice Sophie envoya ce Capitaine filer avec ses Demoiselles. Ce mépris ayant excité la colère & l'indignation de Narfes, l'obligea à dire ces mots: *Je filerai une trame, que ton mari ne saura démêler.* En effet dans la faite il attira les Lombards en Italie, qui enfin s'en rendirent les maîtres.

XXXVIII.

L'espérance d'obtenir un chapeau de Cardinal, fit un jour entreprendre le voyage de Rome à un Archevêque de France: Mais ses brigues lui ayant été inutiles il s'en revint en son Archevêché, sans avoir rien obtenu. S'en retournant il contracta en chemin un fâcheux rûme, qui l'incommodoit fort. Un railleur, qui savoit le fujet & l'issue de son voyage, l'ayant souvent oui toussier après son retour, dit; *Vraiment, Monseigneur notre Archevêque a un rûme des plus violens, mais il ne faut pas s'en étonner; puis qu'il est revenu de Rome sans chapeau.*

XXXIX.

Louis XI. qui ne vouloit point d'autre conseil, que soi-même,

allant un jour à la chasse, monté sur un très-petit cheval; le Sieur de Brezé, Sénéchal de Normandie qui l'accompagnait, lui demanda, où il avoit pris un si puissant cheval & si fort? Comment, dit le Roi, il est très-foible & très-petit. Sire, lui répartit Brezé, *il faut qu'il soit bien fort, car il porte vous & tout votre conseil.*

XL.

Elisabeth Reine d'Angleterre, faisant la visite ordinaire de ses provinces, voulut voir la maison qu'avoit à Redgrave, Bacon, Garde des Sceaux de son Royaume. Après qu'elle l'eut bien considérée, Monsieur le Chancelier, lui dit-elle, *quelle petite maison avez-vous ici? Madame, répondit Bacon, ma maison est assez grande pour moi: mais c'est Votre Majesté, qui m'a fait trop grand pour ma maison.*

XLI.

La Ville de Bude, Capitale de Hongrie, ayant été courageusement emportée d'abord par les Chrétiens en 1686, non-obstant la belle défense d'une forte garnison, & les efforts d'une nombreuse armée, composée de l'élite des troupes Ottomannes, qui s'étoit approchée pour la secourir, on fit pour ce sujet de grandes réjouissances, tant en Allemagne, qu'à la Cour de l'incomparable Pape Innocent XI. Pendant que toute la ville de Rome rétentif-

soit de joye, l'Ambassadeur de France se tint extrêmement coi. Trois Italiens s'en étant aperçus, concertèrent de passer par devant son quartier, & le premier cria, passant la main autour de la tête: *He! Viva l'Imperadore, Buda è guadagnata; C'est-à-dire: Ha! Vive l'Empereur, Bude est prise.* Le second comme faisant l'étonné, lui demanda: *e vero, e vero Signore? c'est-à-dire: Est-il vrai, Monsieur?* Sur ces paroles celui du milieu portant un petit cochon de lait sous son manteau, le ferra si fort de son bras, qu'il commença à crier: *Oui, Oui, Oui &c.* Voilà une belle invention, qui fut suivie d'un commun applaudissement du peuple.

XLII.

Les Officiers de Mahomet IV. Empereur des Turcs, étant assemblés un jour au grand conseil, qu'on appelle Divan, commencèrent à raisonner, entr'autres choses de leur condition & de leur fortune. Enfin le grand Vizir Kiouperli dit en souriant: *Messieurs, nous ressemblons aux fourmis, auxquelles dans la vieillesse viennent des ailes, & qui ayant pris l'essor meurent.*

XLIII.

Le boufon d'un Roi de Danemarck le pria un jour de prendre avec lui dans un château proche de la mer, une soupe à l'anguille, faite à la mode du pais. Le Roi ne se déshant pas de

Le Roi n'en eut rien

de sa malice, nomme. Alors mené au bou mença à dire. Sire, moi je vous dis que je n'ai rien dit de tout cela.

Un Empereur ayant entendu un Capitaine Scandilove, avec la tête d'un grand bouc. Après l'avoir remercié de l'attention de l'Empereur, il dit: Sire, je n'ai rien dit de tout cela. Sire, j'ai dit que je n'ai rien dit de tout cela.

Un Galcon de bravoure, une occasion. On dit: Oh est bien répondu. Il est un autre dit: Un autre dit: L'endroit de son cœur, le coup de perç qu'il tenait.

XLVI. L'Empereur Charles le grand Henri de France, après avoir gagné les batailles & par là même l'Empire, se vint en France où il se donna à son peuple.

de sa malice, s'y rendit à point nommé. Alors ce drôle l'ayant mené au bord de la mer, commença à rire & dit : *Eh bien, Sire, mangez premièrement ce bouillon & puis après vous trouverez les anguilles.*

XLIV.

Un Empereur des Turcs ayant entendu, que le fameux Capitaine Scanderbeg avoit un fabre, avec lequel il tranchoit la tête d'un seul coup au plus grand bœuf, le lui fit demander. Après l'avoir reçu, il lui prit envie de l'essayer, mais sans y pouvoir réussir. Alors il lui fit une réprimande de ce qu'il l'avoit dupé. *Sire, lui écrivit Scanderbeg, je vous avois envoyé mon fabre, mais non pas mon bras.*

XLV.

Un Gafcon, qui s'étoit vanté de bravoure, s'enfuyoit dans une occasion. Un Parisien lui dit : *Où est donc ce courage ?* Il répondit : *Il est aux jambes.* Un autre disoit qu'en quelque endroit de son corps qu'on le blessât, le coup étoit mortel, *parce qu'il étoit tout cœur.*

XLVI.

L'Empereur Charles-Quint, le plus grand Héros de son siècle, après avoir gagné tant de batailles & pris plusieurs villes d'importance, eut enfin la fortune contraire au siège de Mets. Et comme cela le surprit, il en demanda à ses Généraux leur sentiment. Alors un d'eux

qui avoit vieilli sous les armes, lui dit, après en avoir demandé la permission : *Votre Majesté ne doit pas être surpris de l'inconstance de la fortune ; Car elle ressemble à une jeune fille, qui change ses vieux galans, pour en chercher de plus jeunes. Et il faut nécessairement qu'il y ait quelque intervalle entre les actions de cette vie & celles de l'autre.* Ces paroles, à ce qu'on dit, persuadèrent entre autres raisons l'Empereur, de quitter l'éclat de la couronne Impériale, pour aller embrasser une vie solitaire, dans laquelle, comme il le dit souvent, la méditation tranquille d'un seul jour, lui donna plus de plaisir, que le souvenir de tous ses triomphes passés. Car la solitude est un abri contre l'embaras du monde.

XLVII.

Deux Paisans ayant quelque différend au sujet d'un coucou, qui avoit chanté dans leur voisinage, résolurent de plaider leur cause devant le Juge, qui répondit qu'elle étoit de conséquence, & qu'il lui falloit consulter beaucoup de livres pour l'apointer. Enfin ayant escroqué bien de l'argent de l'un & de l'autre, il leur dit, au lieu de sentence définitive : *que c'étoit pour lui, que le coucou avoit chanté, & non pas pour eux.*

XLVIII.

Un Mahometan avare, avant que de manger, disoit toujours deux

deux fois : *Bismillah*, c'est-à-dire : *Au nom de Dieu*. Sa femme lui en demanda un jour la raison. Il dit : *La première fois, c'est pour chasser le démon, & la seconde fois, pour chasser les écornifleurs.*

XLIX.

Comme les Anglois s'embarquèrent, pour quitter la ville de Calais après la conclusion de la paix, faite entr'eux & le Roi de France : un François demanda à un de cette nation, quand ils reviendroient ? L'Anglois prompt à la réponse, lui dit : *Je ne puis vous déterminer le tems, mais nous reviendrons, quand vos péchés seront plus grands que les nôtres.* Cette prédiction est arrivée en 1695. Lorsque Mylord Berkley, Amiral de la flotte Angloise, ruina entr'autres cette ville, par quelques centaines de bombes qu'il y jetta.

L.

Henri VIII. Roi d'Angleterre, ayant des démêlés avec le Roi François I. résolut de lui envoyer un Ambassadeur, & de le charger de plusieurs paroles fières & menaçantes. Il choisit pour cet emploi un Evêque Anglois, en qui il avoit beaucoup de confiance. Cet Evêque lui représenta, que sa vie seroit en grand danger, s'il tenoit de pareils discours à un Roi aussi fier, qu'étoit le Roi François I. & qu'il le prioit de le dispenser de cette commission. *Ne crai-*

gnez rien, lui dit Henri VIII. *Si le Roi de France vous faisoit mourir, je serois abatre bien de têtes à des François, qui sont en ma puissance. Je le crois*, répondit l'Evêque, mais de toutes ces têtes, ajouta-t-il en riant, *il n'y en a pas une, qui vint si bien sur mon corps, que celle-ci, en lui montrant la sienne.*

LI.

Thomas Morus, Chancelier d'Angleterre, étant en prison, par l'ordre du Roi Henri VIII. laissa croître ses cheveux & sa barbe. Un barbier se présenta, pour les lui couper, & pour le raser. *Mon ami*, lui dit-il, *comme nous avons, moi & le Roi, un procès au sujet de ma tête, je ne veux faire aucune dépense pour l'ajuster, que je ne sache, qui de nous deux en doit disposer.*

Pendant la guerre de trente ans en Allemagne, un brave Capitaine, Michel Obentraut, fameux par sa fidélité à sa patrie, & surnommé pour cela *Michel l'Allemand*, étant blessé à mort dans une bataille, fut complimenté par le Comte de Tilli, Général des ennemis, qui tâchoit de le consoler. Sur quoi l'autre lui dit ? *Ce sont là, Monsieur, des fleurs de la fortune, & dans un tel jardin il n'y en a pas d'autres à cueillir.*

LII.

Un Ambassadeur de Venise, pour Rome, passa à Florence,

où il falua le feu Grand-Duc de Toscane. Ce Prince se plaignit à cet Ambassadeur, de ce que la République lui avoit envoyé, un Vénitien, qui s'étoit fort mal conduit durant le séjour, qu'il avoit fait auprès de lui. *Il ne faut pas, dit l'Ambassadeur, que Votre Altesse s'en étonne; car je la puis assurer, que nous avons beaucoup de fous à Venise. Nous avons aussi nos fous à Florence,* lui répondit le Grand-Duc: *mais nous ne les envoyons pas dehors pour traiter les affaires publiques.*

LIV.

Un Prince railloit un de ses Courtisans qui l'avoit servi dans plusieurs ambassades, & lui disoit, qu'il ressembloit à un bœuf. Je ne fais à qui je ressemble, répondit le Courtisan, *mais je sais, que j'ai eu l'honneur de vous représenter en plusieurs occasions.*

LV.

Les Princes se décrivent quand ils ne sont pas libéraux, mais il faut que leur libéralité soit raisonnable & proportionnée au mérite & aux services: Il faut qu'ils donnent avec méthode & à propos, qu'ils distinguent les honnêtes gens d'avec les flatteurs, ou les personnes inutiles. Un Courtisan avide & prodigue demandoit tous les jours de nouveaux bienfaits à un Prince? mais il lui répondit fort sagement: *Si je continue à vous donner, je deviendrai pau-*

vre, & je ne vous enrichirai point, puisque vous dissipez tout ce qu'on vous donne.

LVI.

Un homme de lettres parloit de la différence, qu'il y a entre les prédications des premiers siècles de l'Eglise, & celles de notre tems. Quelqu'un lui demanda, quelles qualités il estimoit les plus nécessaires à un Prédicateur? Autrefois, répondit-il, *c'étoit le zèle & la science, présentement c'est la mémoire & l'effronterie.*

LVII.

Jean deuxième, Duc de Bourbon, étant en otage, en Angleterre pour le Roi Jean, plusieurs Gentils-hommes des Vassaux de ce Duc cabalèrent contre lui durant son absence, & empiétèrent sur ses droits. Un de ses Officiers en fit des mémoires exacts & en présenta un gros recueil au Duc à son retour, à fin qu'il en fit faire justice. Le Duc lui demanda, s'il avoit aussi tenu registre de tous les bons services, qu'ils lui avoient rendus auparavant? Et l'Officier lui ayant répondu que non: *il n'est donc pas juste, que je fasse aucun usage de celui ci,* répliqua le Duc, en le jettant au feu sans le lire.

LVIII.

Henri le Grand, Roi de France, se promenoit un jour à pié, & étoit suivi du Duc de Mayenne, qui lui avoit fait la guerre, & lui avoit disputé la Couronne.

ne. Ce Duc étoit fort gras & mauvais piéton. Le Roi prit plaisir à le laisser, en le faisant marcher fort long-tems: La promenade étant finie, *Mon Cousin*, lui dit le Roi, *voilà la seule vengeance, que je prendrai jamais de vous.*

LIX.

L'Intendant du feu Duc de Guise lui représentoit la nécessité, qu'il y avoit de mettre ordre à ses affaires domestiques, et lui donna une liste de plusieurs personnes inutiles dans la maison. *Il est vrai*, lui dit-il, *que je pourrois bien me passer de vous ces gens-là; mais leur avez-vous demandé, s'ils pourront aussi se passer de moi?*

LX.

L'Empereur Auguste voulant plaisanter avec un Poète, qui avoit fait plusieurs fois des vers à sa louange; *il est juste*, lui dit-il, *que je vous récompense de vos vers, & lui donna en même-tems une épigramme de la façon.* Le Poète la lût, & tira aussitôt la bourse, où il y avoit quelques pièces d'or: *Je voudrois*, dit-il à l'Empereur, *en la lui présentant avoir de plus grandes sommes à vous offrir, pour vous payer plus dignement ces beaux vers, que vous avez faits pour moi.*

LXI.

Quelqu'un demanda à Scipion l'Africain, pourquoi, ayant si bien mérité de la République, on ne lui avoit point

érigé de statues? *J'aime beaucoup mieux*, dit-il, *qu'on fasse cette demande, que si l'on demandoit, pourquoi on m'en a érigé?*

LXII.

Le Roi Pyrrhus après avoir gagné deux batailles contre les Romains, vit que son armée étoit presque ruinée: *Je suis perdu*, dit-il, *si j'en gagne une troisième.* Il fit ainsi connoître, qu'il y a des victoires, qui coûtent si cher, qu'il est plus avantageux de ne les pas obtenir.

LXIII.

Le Philosophe Bias étant dans un vaisseau durant une tempête, avec de méchantes gens, qui invoquoient les Dieux: *Taisez vous*, leur dit-il, *afin qu'ils ne s'aperçoivent pas que vous êtes ici.*

LXIV.

Les amis de Socrate témoignoiént être irrité de ce que quelqu'un, qu'il avoit salué, ne lui avoit pas rendu son salut. *Pourquoi se fâcher*, leur dit Socrate, *de ce que cet homme n'est pas si civil que moi?*

LXV.

Denis le Tyran prenoit plaisir à se moquer de la superstition & de l'idolatrie, qui régnoit de son tems parmi les Grecs: ce qu'il fit connoître assez plaisamment, lors qu'il dit en prenant les offrandes, qu'on avoit apportées aux idoles: *Qu'il étoit d'avis de se servir de ce, dont elles n'avoient pas besoin;*

besoin; & lors qu'il ôta le manteau d'or, que Hieron avoit envoyé à une statue de Jupiter Olympien, & lui en remit un autre de laine: parce que, dit-il, celui d'or est trop froid en hyver, & trop pésant en été. Il dit encore en coupant la barbe d'or, qui étoit à la statue d'Esculape, qu'il n'étoit pas de la bienséance, que le fils eût de la barbe, puisque le Père d'Esculape, qui étoit Apollon, n'en avoit pas.

LXVI.

Les Courtisans de Philippe, Roi de Macédoine, vouloient lui persuader, de se vanger d'un homme de mérite, qui avoit mal parlé de lui. *Il faut savoir auparavant, dit Philippe, si je ne lui en ai donné aucun sujet; & ayant appris que cet homme n'avoit jamais reçu de lui aucun bien-fait, quoiqu'il l'eût mérité; il lui envoya de grands présens. Quelque-tems après il aprit, que ce même homme lui donnoit de grandes louanges. Vous voyez, dit alors Philippe aux mêmes Courtisans, que je sai mieux que vous le secret de faire cesser la médifance! Et il ajoûta ensuite, que les Rois avoient des moyens sûrs de se faire aimer, quand ils vouloient, & qu'ils ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes, quand ils ne l'étoient pas.*

LXVII.

Du tems que les Italiens n'avoient pas encore l'industrie

d'exclure du Pontificat les Prélats des autres nations, un Prélat Limozin fut élu Pape, & reçût ensuite une députation des gens de son país. Après lui avoir témoigné leur joye de son élévation, l'un d'eux lui dit: *Vous venons au nom de vos compatriotes les Limozins, vous suppliez d'user en leur faveur du pouvoir absolu, qu'on leur a dit que vous avez sur la terre. Vous savez, Saint Père, la stérilité de votre pauvre patrie, dont les habitans recueillent à peine assez de blé pour les nourrir la moitié de l'année, & le besoin qu'ils ont d'avoir recours aux châtaignes. Donnez-lui donc la fertilité qui lui manque, & faites en considération de l'honneur, qu'elle a de vous avoir vû naître, qu'on y puisse à l'avenir faire deux récoltes par an. Le bon Pape ne crût pas, qu'il dût les mécontenter pour si peu de chose, & il leur répondit: *Qu'il leur accordoit volontiers leur demande; mais que pour plus grande marque de son affection, il y joignoit une autre grace, qui étoit, qu'au lieu, que dans les autres país on ne comptoit que douze mois pour une année, il vouloit, que par privilège spécial, les Limozins en eussent vingt-quatre en chacune des leurs.**

LXVIII.

Sixte Cinquième étant devenu Pape, de Cordelier qu'il étoit, après avoir passé par les degrés

degrés de la milice Ecclesiastique, ne changea pas d'humeur en changeant de fortune, & conserva le caractère, qu'il avoit d'homme naturellement plaisant. Il aimoit à repasser dans sa mémoire les bons tours, qu'il avoit faits, & les aventures de sa première condition. Il se ressouvint, qu'étant Cordelier, il avoit emprunté de l'argent à un Supérieur d'un Convent d'un autre Ordre, & qu'il ne le lui avoit point rendu. Il demanda de ses nouvelles, & ayant appris qu'il vivoit encore, il lui envoya ordre de venir lui rendre compte de ses actions. Le bon Religieux, qui n'avoit rien à se reprocher, alla à Rome avec la tranquillité, que donne une bonne conscience. S'étant présenté au Pape: *On nous a averti, lui dit le Saint-Père, que vous avez mal employé les deniers de votre Couvent, & nous vous avons envoyé querir, pour nous en faire rendre compte. Saint-Père, lui répondit ce Religieux, je ne crois point avoir failli en cela. Songez bien, dit le Pape, si vous n'avez point prêté de l'argent à quelqu'un mal-à-propos. & entr'autres à un certain Cordelier, qui passa chez vous en une telle année. Ce bon homme après avoir un peu rêvé, lui dit: *Saint-Père, il est vrai, c'étoit un grand fripon, qui m'arrapa cet argent sous de vains prétextes, & sur la parole**

qu'il me donna, de me le rendre dans peu. Eh bien! lui dit le Pape, Nous sommes ce Cordelier, dont vous parlez, qui voulons vous restituer cet argent suivant notre promesse, & vous donner avis, de n'en plus prêter aux gens de cet habit-là, & qui ne sont pas tous destinés à devenir Papes, comme nous, pour être en état de vous le rendre. Le bon homme fort surpris de retrouver son Cordelier en la personne du Pape, voulut alors lui demander pardon de l'avoir appelé fripon. Ne vous en mettez pas en peine, lui dit le Saint-Père, cela pouvoit bien être en ce tems-là, mais Dieu nous a donné les moyens de reparer nos fautes passées; & il renvoya ensuite ce bon Religieux, après lui avoir rendu l'argent, qu'il lui devoit, & lui avoir fait beaucoup de caresses.

LXIX.

Un Prédicateur prêchoit devant un grand Prince, qui avoit pris les armes contre son païs. Il le comparoit à Coriolan, ce fameux Capitaine Romain, qui après avoir bien servi sa patrie dans les commencemens de la République en fut banni, & vint assiéger Rome avec les Volsques. Ce Grand Capitaine, s'écria ce Prédicateur, justement irrité de ses compatriotes, étoit en état d'en tirer

me

une cruelle vengeance, mais enfin il se laissa toucher par les larmes de sa Mère & de sa Femme; & ces deux vertueuses Dames obtinrent de lui, ce que ni le sacré College des Cardinaux, ni le Pape même, qui étoient allés au devant de lui, n'avoient jamais pu obtenir. Le Prince fit alors un éclat de rire, & ne put s'empêcher de s'écrier: *Monsieur le Prédicateur, vous ne savez ce que vous dites, il n'y avoit en ce tems-là ni Pape ni Cardinaux.* Mais le Prédicateur sans s'étonner soutint courageusement au Prince, qu'il ne se trompoit pas, & pour marque, Monseigneur, ajouta-t-il, que ce que je vous dis est vrai, c'est, que j'ai vu cette histoire représentée dans une tapisserie de votre château d'un tel lieu.

LXX.

Un Religieux allant prêcher, s'arrêta à diner chez un pauvre Curé de village, & comme il ne trouva pas le pain, ni le vin de ce Curé assez bon, il en envoya acheter de meilleur, avec les autres provisions nécessaires pour faire un bon repas. Il se fit apporter, en se mettant à table, une cassette remplie de plusieurs utenciles de vermeil doré, dont il se servoit dans ses voyages. Le Curé surpris de sa magnificence, lui demanda, s'il avoit fait ses vœux? *Oui, sans doute,* répondit le Prédicateur.

Mon Père, lui dit alors le Curé, nous ferions donc, vous & moi, un bon Religieux. Car vous avez fait le vœu de pauvreté, & moi je l'observe.

LXXI.

Quand on ne se possède pas, il échape quelque fois des paroles qui causent beaucoup de confusion, quand elles viennent à être relevées. Un Ambassadeur de Hollande qui ne passoit pas pour grand génie, se trouvant un jour à un bal, se mit à railler de la grosseur de son ventre, & dit, en frappant dessus: *Qu'il avoit coûté bien de l'argent à l'Etat.* Une Dame prit la parole & dit: *Qu'il eût bien mieux valu que cette dépense eût été faite pour sa tête.*

LXXII.

Ceux qui ne font que de bonnes actions, & à qui la conscience ne fait point de reproches, ne se défient de personne. Les Politiques blamoient Alphonse, de ce qu'il alloit sans gardes en public. *Un roi,* leur dit-il, *qui ne fait que du bien à ses sujets, a-t-il quelque chose à craindre?*

LXXIII.

Comme le Prince de Condé passoit dans une ville, le premier Magistrat, qui savoit qu'il n'aimoit pas les harangues, lui étant allé au-devant, se contenta de lui faire la révérence, & de lui dire, qu'il savoit bien l'art de l'ennuyer, & qu'il ne tenoit qu'à lui

lui de le faire, mais qu'il aimoit mieux lui présenter les Echevins, qui venoient lui offrir le présent de la ville. A peine le Magistrat eut-il achevé, que le Prince lui dit, qu'il étoit son homme & qu'il n'avoit jamais entendu une barangue plus à son gré. Le Magistrat voyant que le Prince étoit en bonne humeur, prit le moment pour lui demander une grace pour les habitans, le menaçant, s'il ne la lui accordoit, de le baranguer la prochaine fois qu'il repasseroit. Le Prince se prit à rire, lui fit mille amitiés & lui donna plus qu'il ne demandoit.

LXXIV.

Henri le grand commença à grisonner dès l'âge de trente cinq ans, surquoi il avoit accoutumé de dire à ceux qui s'en étonnoient: *C'est le vent de mes adversités, qui a donné là.*

LXXV.

Durant la dernière guerre entre l'Espagne & le Portugal, un Prêtre Portugais étoit à l'autel dans une Eglise de Rome, & commençant à dire la Messe, un Castillan lui répondit. Le Portugais, qui s'en aperçût commença plusieurs fois, & voyant que le Castillan continuoit de répondre, il se tourna vers lui, & lui dit avec colère: *je ne parle point à toi, & ils s'en alla avec ses ornemens chercher un autre autel, où il n'y eût point de Castillan qui lui répondît.*

LXXVI.

Le Duc d'Osbonne, fameux par ses jugemens, & par ses plaisantes réparties, étant Vice-Roi de Naples, alla sur les galères du Roi d'Espagne le jour d'une grande fêre, à dessein d'user du droit, qu'il avoit de donner la liberté à un forçat. Il en interrogea plusieurs, & leur demanda, pourquoi ils étoient là? Tous ceux qu'il interrogea, s'excusèrent sur divers prétextes, & tâchèrent à lui persuader, qu'ils étoient innocens. Il n'y en eut qu'un, qui lui dit naïvement tous les crimes qu'il avoit commis, & qui avoua, qu'il avoit mérité une plus grande punition que celle qu'il suffiroit; *Qu'on chasse ce méchant homme*, dit le Duc, en lui faisant donner la liberté, *de peur qu'il ne pervertisse tous les gens de bien que voilà.* Il récompensa ainsi plaisamment la sincérité de ce galérien, et se moqua de la mauvaise foi des autres.

LXXVII.

Un Grand d'Espagne vouloit avoir auprès de lui un homme de lettres pour le plaisir de la conversation. Un de ses amis lui en présenta un à qui il demanda d'abord, s'il savoit faire des vers? L'homme de Lettres lui répondit, qu'il en jugeroit par les ouvrages, qu'il lui feroit voir de sa façon. Il lui apporta le lendemain

demain quantité de Romances & d'autres Poésies Espagnoles de toutes espèces. Le Grand d'Espagne après les avoir vûes, dit à son ami, que cet homme-là ne l'accommodoit pas. Et pour quoi? lui demanda son ami: C'est, lui répondit-il, que je suis persuadé qu'il faut être ignorant pour ne pas savoir faire des vers, & qu'il faut être sot pour en avoir fait autant que cet homme m'en a montré de sa façon. Ce conte est une Satire agreable contre les Poètes de Profession, c'est-à-dire, contre ceux qui s'appliquent uniquement à faire des vers.

LXXVIII.

Le Duché de Lorraine ayant été conquis l'an 1670. par le Maréchal Duc de Crequy, le Roi vint faire son entrée dans la capitale de Nancy. Il arriva qu'un pauvre aveugle assis sur le che-min royal, proche de la dite ville, où le Roi avoit à passer, & surpris du bruit, qui se faisoit à son arrivée, demanda ce que c'é-

toit. Un François transporté de joie lui donna des coups de bâton, en ajoutant ces paroles: He, Coquin, ne viens-tu point de part à la rejoissance publique? Pourquoi te fais-tu, quand toute la foule crie: Vive le Roi? Alors ce miserable répondit les larmes aux yeux: Qu'il vive donc, puis qu'il le faut. Voilà un gaillard malgré lui.

LXXIX.

Il est constant que de quelque part que vienne une raillerie outrée, elle est toujours également insupportable, & il arrive assez souvent qu'elle retombe sur celui qui la fait. Un Cordon-bleu, dont le génie passoit pour être fort grossier, voyant briller un gros diamant à la main d'une Dame, dit à un de ses amis: J'aurois mieux la bague que la main. La Dame, qui l'avoit entendu, répliqua, & moi j'aurois mieux le licou que la bête.

LXXX.

ALPHONSE Roi d'Arragon s'entendant louer de ce qu'il étoit fils de Roi, neveu de Roi, & frère de Roi, dit au flatteur: Je compte pour rien, ce que vous estimez tant en moi: c'est la grandeur de mes Ancêtres & non pas la mienne. La vraie noblesse n'est pas un bien de succession, c'est le fruit & la récompense de la vertu.

LXXXI.

Le Maréchal de Turenne, d'ailleurs grand Capitaine, avoit néanmoins un si grand sang froid, que passant un jour à Paris dans son Carosse sur le Pont-neuf, en rencontra à l'étrait un autre, de sorte qu'on étoit embarrassé. L'autre sortant de son carosse, donna non seulement de coups de bâton au cocher du Maréchal, mais

osa aussi l'attaquer lui-même. Et voyant enfin, que c'étoit Monseigneur le Maréchal, il s'étonna, & lui tomba aux genoux, en demandant pardon. Alors celui-ci ne répondit que ces paroles: *Monsieur, aprenez à réprimer une autre fois l'effort de votre colère.*

LXXXII.

Pendant les dernières révolutions de la Grande-Bretagne, le Roi de France étant un jour en belle-humeur, prit le plaisir de boire à la santé du plus grand Monarque du Monde. Un de ses mignons le flatant dit, que c'étoit lui-même. Non, reprit le Roi, c'est le Prince d'Orange, s'il réussit dans son entreprise de maintenir la Couronne de la Grande-Bretagne. Mais ce Grand Héros en est glorieusement venu à bout à la tête de ses Armées: Et il a si peu ménagé sa personne dans toutes les rencontres, qu'étant exhorté plusieurs fois par ses Généraux, de ne la pas trop hasarder, il avoit accoutumé de répondre, *que les boulets avoient des billets.*

LXXXIII.

Un bossu ayant oui dire à un Ministre dans son sermon, que tout ce que Dieu a fait, est bien fait, dit en soi-même: cela est fort difficile à croire, & attendit le Prédicateur à la porte du temple, à qui il dit: *Monseigneur le Prédicateur, vous*

avez dit, que Dieu avoit bien fait toutes choses, voyez comme je suis fait. Le Ministre lui répondit: *Mon ami, il ne vous manque rien, vous êtes fort bien fait pour un bossu.*

LXXXIV.

CESAR voyant l'Enseigne de la Légion de Mars tourner le dos & se disposer à la fuite, l'arrêta, & lui montrant l'ennemi, *où vas-tu*, lui dit-il, *voilà ceux contre qui il faut combattre, & c'est de ce côté-là qu'il faut marcher.*

LXXXV.

Comme on menoit un criminel fort niais au supplice, il dit au bourreau, quand il fut sur l'échelle: *Mon ami, en as-tu pendu beaucoup d'autres?* Non, répondit le bourreau, tu es le premier, que je pends. *Eh bien!* dit le niais, *Dieu vous donne bonheur à tous deux.* Et comme le bourreau lui mettoit la corde au cou, le criminel lui dit: *Donne-moi à boire, je te prie, & ne me touche point à la gorge. Car je suis si charouilleux, que tu me ferois crever de rire.*

LXXXVI.

Un Gascon ayant quelque chose à faire signer à Monsieur de Louvois, lui fit dire: *qu'il voudrait bien lui dire un seul mot.* Un de ses domestiques lui ayant rapporté, qu'il y avoit un Gascon, qui avoit un seul mot à lui dire, il eut la curiosité de savoir ce que c'étoit. Mais il

lui

lui fit dire, que s'il en en disoit davantage, il ne l'écouteroit point. On apelle le Gascon, il entre, il fait la révérence à Monsieur de Louvois, lui présente un papier & une plume, & lui dit : Signez. Ce qu'il fit en riant de cette industrie.

LXXXVII.

C'est un grand art, que de savoir dans de certaines occasions soutenir sa vertu, sans ofenser ceux qui l'ataquent. Un grand Seigneur ayant envoyé à Thomas Morus Chancelier d'Angleterre, deux sacs de pièces d'argent d'un prix considérable, pour se le rendre favorable dans un procès dont il étoit le Juge. Morus ne les eut pas plutôt vus, qu'il commanda à son Sommelier de les remplir du meilleur vin de sa cave, & les renvoya à ce Seigneur, disant à celui qui les avoit apportés qu'il dit à son Maître de sa part, *que tout le vin de sa cave étoit à son service.* Ainsi il évita par cet ingénieux artifice un présent fait par intérêt, sans néanmoins ofenser celui qui le lui avoit envoyé.

LXXXVIII.

Il faut adoucir par des paroles & par des manières civiles & obligeantes ce qu'un refus a de desagréable & d'amer. HENRI le Grand se voyant importuné par un Seigneur de distinction, qui lui demandoit la grace de son neveu atteint & convaincu d'assassinat, lui répon-

dit; *Je suis bien fâché de ne vous pouvoir point accorder ce que vous me demandez: Il vous sied bien de faire l'Oncle & à moi le Roi: j'excuse votre demande, excusez mon refus.*

LXXXIX.

L'envie que le Cardinal de Montalte avoit d'être Pape, lui inspira les moyens de le devenir. Il faisoit souvent le malade, passoit la plus grande partie de l'année à sa maison de campagne, & pour mieux feindre, il marchoit tout courbé, sachant qu'on donne ordinairement la tiare aux Cardinaux les plus vieux & les plus cassés, afin que plusieurs parviennent à cette dignité. Le Pape étant mort, les Cardinaux s'assemblèrent au Vatican, & tinrent Conclave où ce Cardinal, qu'on croyoit fort malade, fut élu chef de l'Eglise sous le nom de Sixte V. Peu de tems après l'on vit avec surprise, qu'il étoit fort gai & marchoit fort droit. Ce qui donna sujet à un Prélat avec qui il étoit familier, de lui dire: D'où vient, Saint Père, que vous n'êtes plus courbé, depuis que vous êtes Pape? *C'est, dit le Pontife, qu'étant Cardinal je me courbois pour chercher les clefs de St. Pierre, & les ayant trouvées, je n'ai que faire de les chercher.*

XC.

Un Ministre prêchant un Dimanche après-midi, remarqua sur la fin de son prêche, qu'un

bourgeois s'étoit endormi au pié de la chaire, & ronflait fort & que deux femmes assises auprès de lui parloient assez haut : sur quoi il leur dit : *Mesdames, ne parlez pas si haut, de peur d'éveiller ce Monsieur.*

XCI.

Un Philosophe, qui tâchoit de découvrir les causes du flux & du reflux de la mer, se promenant un jour le long du rivage avec quelques uns de ses sectateurs, trouva deux pêcheurs assis sur le sable, & leur dit : Avez-vous fait aujourd'hui bonne pêche? Passablement bonne, répondirent-ils. Et qu'est-ce que vous faites là à cette heure? ajouta-t-il. *Nous cherchons ce que nous avons*, répartirent-ils (des poux).

XCII.

Comme Tamerlan faisoit la guerre à Bajazet & ravageoit le plus florissant Empire du monde, il faisoit au commencement les maisons, palais & temples dans les provinces qu'il conquéroit, & obligeoit les roturiers, les nobles & les Princes à porter les armes contre leur Souverain. Et enfin, ayant fait Bajazet prisonnier dans une bataille, il le fit amener, & se prit à rire d'abord qu'il le vit. Sur quoi Bajazet lui dit : Ne ris point de ma fortune, Tamerlan, c'est Dieu, qui distribue & qui ôte les couronnes, & c'est être peu généreux, que de se moquer des infortunés. Je ne ris

point de ta fortune, répartit Tamerlan, mais c'est qu'en te voyant il m'est tombé dans l'esprit, qu'il faut que Dieu estime bien peu les sceptres, puis qu'il les donne à des gens aussi mal faits que vous; à un vilain borgne comme toi, & à un misérable boiteux comme moi.

XCIII.

Un vieux Capitaine, qui avoit blanchi sous le harnois, allant à une expédition avec plusieurs jeunes Seigneurs, qui faisoient leur première campagne, un jeune Prince, qui la faisoit en volontaire, se mit de la partie avec les plus braves d'un régiment, & dit à ce Capitaine, Monsieur je vous amène ici des gens qui ne savent point reculer. Ils ne l'apprendront pas de moi, reprit le Capitaine. Le Prince considérant ensuite ce Capitaine assez réplet, qui montoit de mauvaise grace un petit cheval, voulut le railler, & lui dit : Monsieur le Capitaine, vous n'êtes plus si bon écuyer, que vous l'avez été; d'où vient, que vous étiez autre fois si bon homme de cheval, & qu'à cette heure vous avez l'air d'un boucher? *Monseigneur*, répondit le Capitaine, *il faut bien que j'aye l'air d'un boucher, puis que je mène tant de veaux à la boucherie.*

XCIV.

De peur d'être aperçû dans un lieu où l'on vendoit publiquement du vin, *Demosthènes* se

se cachoit
plus reculé
le lui retour
tous ces
si au lieu
pourquoi le

Un hom
voulant br
un des les
ce disciple
cours de
Maître: j
qua Platon
la paine à
homme que
c'est l'ame
trier com
voyant que
de grâces
arrivé: Il
que j'aye
je suis dans
celui que
sujet à
en un

Comme en
j'ai jusqu'à
n'avait, qu
je prouver
le Part-ave
je n'en ai
con en son
suis capable
de vous, m
sur en prin
l'air qu'il
si j'aye une
repondit-il
je n'aye com

se cachoit dans l'endroit le plus reculé du logis. Diogène le lui reprocha, & lui dit ! plus tute caches, plus tu t'y enfonces ; si tu as honte de ce que tu fais, pourquoi le fais-tu ?

XCV.

Un homme mal-intentionné voulant brouiller Platon avec un des ses disciples, lui dit, que ce disciple avoit tenu des discours desavantageux de son Maître : Je n'en crois rien, répliqua Platon, & on auroit bien de la peine à me persuader qu'un homme que j'aime de si bonne foi, ait l'ame assez lâche pour me décrier comme vous le dites : Mais voyant que l'autre apuyoit par de grands sermens ce qu'il avoit avancé ; Il faut, réprit Platon, que j'aye effectivement les défauts dont vous me parlez ; & celui que vous voulez me rendre suspect a jugé à propos qu'on m'en avertisse.

XCVI.

Comme un Gascon, qui avoit joué jusqu'à ses hardes, & qui n'avoit, qu'un petit habit d'été, se promenoit un jour d'hiver sur le Pont-neuf à Paris ; le Roi passa en carrosse, & le voyant en cet état en fut surpris, & l'ayant fait appeller, lui dit : Mon ami, d'où vient, que tu te promenes avec un petit habit aujourd'hui, qu'il fait un si rude froid, que j'ai peine à le supporter, quoique j'aye une bonne fourrure ? Sire, répondit-il, si Votre Majesté faisoit comme moi, elle n'an-

roit pas froid. Et comment fais-tu donc, réprit le Roi ? Sire, répartit le Gascon : Je porte tous mes habits sur moi.

XCVII.

Jupiter voulant faire un banquet, & ayant invité les autres Dieux, Cupidon & Momus se rencontrèrent devant la porte du palais, & se disputèrent long-tems le pas. Le premier parla d'abord obligeamment à l'autre : mais celui-ci l'ayant traité d'enfant & lui ayant dit des injures, des paroles ils en vinrent aux mains, où Momus, qui n'entend pas toujours raillerie, arracha les yeux à Cupidon, lequel s'en alla plaindre aux autres Dieux, qui conclurent, que puisque Momus avoit oté la vue à Cupidon, pour punition il lui serviroit de guide, & le conduiroit par la main pendant tous les siècles. C'est pourquoi depuis ce tems-là, la folie conduit & guide de l'amour.

XCVIII.

Un Seigneur, qui payoit fort-mal ses dettes, étant allé chez un Chapelier, choisir un beau chapeau & dit : Maître, vous me ferez bien crédit de ce chapeau pour quelque tems. Monseigneur, répondit-il, je ne le puis. Comment répartit le Seigneur, oseriez-vous me refuser un chapeau à crédit ? Monseigneur, réprit le chapelier, je vous demande pardon, c'est que j'ai grand besoin d'argent, & puis je ne serois pas

Cc 4

d bu.

d'humeur de faire tous les jours la révérence à mon chapeau.

XCIX.

Les Romains n'épargnoient rien dans les fêtes qu'ils donnoient au public. Quelle dépense ne faisoit-il point faire pour transporter une prodigieuse quantité de gros arbres verts, représentant une belle forêt plantée avec beaucoup d'artifice? Le premier jour du spectacle on jetoit dans cette forêt mille autruches, mille cerfs, mille sangliers, mille daims, qu'on abandonnoit au peuple. Le lendemain on faisoit affommer cent gros lions, cent léopards, trois cens ours. Le troisième jour on voyoit combattre plus de six cens Gladiateurs. Le peuple étoit assis sur des amphitéâtres revêtus de marbre, & enrichis de statues; cent mille personnes pouvoient y être à leur aise. On voyoit dans le fond qui s'ouvroit, des antres d'où sortoient les bêtes destinées au spectacle. On y voyoit une mer couverte de vaisseaux, & une infinité de monstres marins. Le haut de cette place étoit couvert de voiles de pourpre, travaillées à l'aiguille. Pour finir la fête, on donnoit un repas magnifique à tous les spectateurs.

C.

Un homme qui avoit la vue bonne, dit à un borgne qu'il trouva à la chasse, on m'a assuré, que vous prenez plus de gibier que

moi. Il est vrai, répondit le borgne, puisque je voi plus que vous. Je gage que non, repliqua l'autre. Je gage que si, répartit le borgne. Eh bien! dit l'autre, gageons dix écus, qui voit le plus. Soit fait, reprit le borgne, & vous n'avez qu'à me compter dix écus, puisque j'ai gagné la gageure, car je vous voi deux yeux, & vous ne m'en voyez qu'un.

CI.

Une Vieille, qui ne faisoit que tousser & que parler, avoit presque toujours mal aux dents & alloit souvent importuner un Médecin par son caquet. Un jour, qu'elle lui disoit: Monsieur, d'où vient que toutes les dents me tombent? Madame, répondit-il, *c'est que vous leur donnez trop de coups de langue.*

CII.

Louis XI. Roi de France ayant donné un Office de Conseiller au Parlement de Paris à un homme peu sage, les autres Conseillers ne vouloient pas le recevoir. Comment? dit le Roi, *tant de gens habiles ensemble, ne pourroient-ils pas rendre sage un seul fou?*

CIII.

On sait que le Cardinal Barberin avoit trois abeilles dans ses armes. Etant donc devenu Pape sous le nom d'Urbain VIII. un François afficha ces mots au Pasquin:

Gullis mella dabunt, Hispanis spicula figent.

C'est-à-dire: Le miel sera pour les

le Français & l'Espagnol. C'est un homme de cet...
la spicula
spicula figent
Spicula non
estit spicula
C'est-à-dire:
miel pour vous.
sera pour les
point à arguer
Jean Bar
devant Min
Inventant
Roi Très-
odieux au
pos excell
changea s
collier, c'e
ou serpent
il avoit une
armes, & que
toutes les por
étaient de cui
me des voleur
ne d'Espri y n
ton: *Amo es*
fore mediam
vni. si l'on voi
pariez guerr
car vous exp
rompe com
à l'indé après la

les François, & l'aiguillon pour les Espagnols. Ce que lisant un homme de cette nation fit la réponse.

Spicula si figent, & vita & melle carebunt.

Si elles nous donnent l'aiguillon, il ne leur restera ni miel, ni vie. Comme le Saint Père en fut averti, il fit afficher lui-même un billet en ces termes :

Cunctis mella dabunt, nec ulli spicula figent,

Spicula nam Princeps figere nescit apum.

C'est-à-dire : Elles feront du miel pour tous, & personne n'en sera piqué. Car leur Roi n'a point d'aiguillon.

CIV.

Jean Baptiste Colbert, ci-devant Ministre d'Etat, & Sur-Intendant des Finances du Roi Très-Chrétien, se rendit odieux au peuple par des impôts excessifs. Pour ce sujet on changea son nom Colbert en coluber, c'est à dire : couleuvre ou serpent. Et même comme il avoit une couleuvre pour ses armes, & que les marteaux de toutes les portes de sa maison étoient de cuivre jaune en forme de couleuvres, une personne d'esprit y mit cette inscription : *Aeneus es, poteris suspensus ferre medelam* : Vous êtes d'airain. si l'on vous pendoit, vous pourriez guérir la France. Chacun pourra expliquer cette équivoque comme il voudra. Il a laissé après sa mort cent qua-

rante millions de livres & vingt-huit vaisseaux en mer.

CV.

Le Cardinal de Richelieu ayant fait donner une pension à Vaugelas, lui dit : Eh bien, Monsieur, vous n'oublierez pas du moins dans votre Dictionnaire le mot de *Pension*. Sur quoi Vaugelas lui faisant une profonde révérence, répondit : Non, Monseigneur, & encore moins celui de *Réconnoissance*.

Tout le monde fait le caractère & le génie du dit Cardinal. Le savant Corneille a fort bien dit de lui :

Il a trop fait de bien, pour en dire du mal.

Il a trop fait de mal, pour en dire du bien.

Un Poète lui a fait cet Epitaphe :

Hic jacet Armandus, si non armasset, amandus.

Cy git Armand, qui auroit été aimable, s'il n'avoit allumé la guerre.

CVI.

Monsieur de Saint Olon, Ambassadeur de Louis XIV. au Roi de Maroc, lui dit un jour entre autres rodomontades, que son Roi étoit sans contestation le plus grand Monarque & l'Arbitre du Monde ; que ses desseins étoient toujours suivis d'une infinité de victoires, que ses nombreuses armées subsistoient aux dépens de ses ennemis ; qu'il n'y avoit jamais eu un Monarque, qui eut fait tête à

Ce 5 tant

tant & à de si puiffans ennemis & pris fur eux tant de places, & de païs entiers. Mais, Monsieur, lui dit le Roi de Maroc, en l'interrompant, le Roi de la Grande-Bretagne Guillaume III. vient de gagner trois vastes & florissans Royaumes, pendant que votre Roi n'a pris que trois villes, qu'en dites-vous? Alors ce Gascon lui fit la révérence & se retira sans réponse.

CVII.

Le Roi Antigone prioit les Dieux de le préserver de ses amis, & un Courtisan lui ayant demandé, pourquoi il ne demandoit pas d'être préservé de ses ennemis? il répondit, c'est qu'il est facile de se garantir des embuches de ses ennemis, parce qu'on s'y attend, mais il n'est pas si facile de prévoir celles d'un ami, parce qu'on ne se désie pas de lui.

CVIII.

Le Maître des requêtes d'un certain Roi l'ayant plusieurs fois prié de lui donner audience, sans qu'il l'eut jamais pû obtenir, à la fin il résolut un jour de l'aller trouver, lors qu'il faisoit la visite ordinaire de ses provinces. Mais à peine fut-il entré dans la chambre, que le Roi le regardant: s, vilain, lui dit-il, tu as là des bottes qui puent: Sire, vous me pardonnerez, répondit le Maître des requêtes, ce ne sont pas mes bottes neuves, qui sentent mauvais, ce sont les vieilles requêtes que je vous garde.

CIX.

Un Evêque François ayant entendu prêcher un autre Evêque touchant la Grace. *Fai dit-il, entendu un sermon de la Grace, prononcé de bonne grace, par Monsieur l'Evêque de Grasse.* Le même disoit, qu'après leur mort les Papes devenoient des papillons, les Sires des cirons, & les Rois des roitelets.

CX.

Un François qui n'étoit que fils d'Epicier, & faisoit le grand Seigneur, avoit fait mettre ces mots au dessous d'un tableau de dévotion, qu'il gardoit chez soi, *Respice finem.* On effaça l'R du premier mot, & l'M du dernier, en sorte qu'on lisoit: *Espice fine: à fin de rabatre un peu de sa vanité, en le faisant souvenir qui il étoit.*

CXI.

Monsieur le Duc d'Orléans étoit un jour dans le jardin de Luxembourg, entre les deux pavillons du côté du jardin, où les rayons du soleil donnoient à découvert & rendoient la chaleur excessive. Entre tous ceux qui lui faisoient la cour, & qui étoient découverts, un bel esprit s'avisâ de dire, que les Princes n'aimoient personne. A cela Monsieur répartit aussitôt, qu'on ne pouvoit pas lui faire ce reproche, & qu'il aimoit fort ses amis. *Si Votre Altesse ne les aime bouillis, ré-*

prit-

prit-il, elle les aime au moins bien rôtis.

CXII.

Lorsque Jean Calvin commença à réformer les abus de l'Eglise Romaine, un Esprit maifait composa une anagramme sur son nom pris en Latin: Johannes Calvinus: Sane! hoc nil vanius; C'est-à-dire, O certes! rien n'est plus vain, que cet homme. Mais un de ses partisans, à qui les pointes d'esprit n'étoient pas moins naturelles, tourna ingénieusement la même anagramme contre son auteur, en transposant seulement deux lettres: Vane! hoc nil sanius; O vain que tu es! il n'y a personne de plus raisonnable que lui.

CXIII.

Pendant un combat naval entre les Vénitiens & les Turcs, un Vénitien se mit à fond de cale & lorsqu'il n'entendit plus tirer, il porta sa tête dehors en disant: Siam' preso: ô habiam preso: c'est-à-dire: Avons-nous pris, ou sommes-nous pris?

CXIV.

Un jeune homme, qui étudioit en Droit à Angers, se maria à dix sept ans, & prit la qualité d'Escuyer, quoiqu'il ne fut pas Gentil-homme, ce qu'on mit toute fois en abrégé dans le contrât, ainsi: *Esc.* On lui fit un procès sur sa noblesse, quelques années après son mariage; il dit, qu'il n'avoit pas pris cette qualité, mais celle d'*Escolier.*

Ce qu'on vérifia par le contrât, où l'on trouva: *Esc.*

CXV.

Pendant la guerre de trente ans en Allemagne, un certain Général d'Armée, étant allé faire tête aux ennemis, s'amusa long-tems auprès de la ville de — où il fut réduit aux dernières extrémités, en sorte qu'il perdit par la famine une armée composée de quatre-vingt mille hommes. C'est de quoi l'on prit sujet de faire une médaille avec ces mots d'un côté, vous verrez les actions de Monsieur... au revers. Et la tournant, on n'y trouva rien.

CXVI.

Un païsan étoit fort malade; deux Chirurgiens voulant éprouver un remède sur lui, dirent: Probemus. Le païsan croyant, qu'ils se moquoient de lui, leur dit: Vous me prenez donc pour un Bemus! Je ne le prendrai point. Et sauva ainsi sa vie, qu'il auroit peut être perdue en prenant le remède.

CXVII.

Dans un village de Poitou une femme après une grosse maladie tomba en Léthargie. Son mari & ceux qui étoient autour d'elle la crurent morte. Ils l'envelopèrent seulement d'un linge selon la coutume des pauvres gens du pais, & la firent porter en terre. En allant à l'Eglise celui qui la portoit, passa si près d'un buisson, que les

les épines l'ayant piquée, elle revint de sa létargie. Quatorze ans après elle mourut tout-debon, au moins le crut-on ainsi: Comme on la portoit en terre & que l'on approchoit d'un buisson; le mari se mit à crier deux ou trois fois: *N'approchez pas des bayes.*

CXVIII.

Un Suisse, qui se portoit mal, alla consulter un Médecin, qui lui ordonna un lavement le soir, le lendemain matin une saignée & un lavement, & le matin du jour suivant une médecine. Le Suisse étant retourné chez lui, & songeant, qu'il avoit un voyage à faire le lendemain, prit à l'heure même tout ce que le Médecin lui avoit ordonné, & partit sans en avoir depuis ressenti aucun mal.

CXIX.

Le Maréchal de Villeroi ayant mis l'an 1702. une garnison de plus de huit mille hommes en Crémone, eut la hardiesse de se vanter hautement: *Qu'il seroit danser le Carnaval aux trois Princes Garçons:* se moquant par ces paroles des trois jeunes, mais grands Héros, les Princes Eugène de Savoie, celui de Commerci & celui de Vaudemont. Mais ce pauvre Maréchal ne se crut pas alors à la veille de son malheur. Car il fut surpris dans la même place par le Prince Eugène, & emmené prisonnier,

lorsque le Prince fut obligé de se retirer, parce que les François eurent la précaution d'abattre d'abord le pont qu'ils avoient sur le Po, & coupèrent par ce moyen le passage au Prince de Vaudemont, qui devoit s'avancer par-là, avec un autre corps de troupes, pour soutenir l'entreprise. Un Poète en eut les pensées qui suivent:

Eugène avoit la Basse, la Manille,

Le Roi, la Dame, & le trois de Carreau.

Il est assez heureux pour prendre l'Espadille.

Cependant dans Crémone avec un jeu si beau,

Faute de Pont il a perdu Codille.

Il vouloit dire, que le Prince Eugène avoit eu tout ce qui étoit nécessaire à ce jeu, excepté un Pont, & qu'ainsi il avoit perdu la Codille, c'est-à-dire, qu'il avoit manqué son coup d'emporter Crémone.

CXX.

Un homme de cœur ne se décourage point pour les railleries qu'on fait sur sa personne, ou sur ses aventures. Un Capitaine ayant perdu une jambe à la guerre, ne laissoit pas d'y vouloir retourner, & répondit à ceux qui lui demandoient, de quel secours un boiteux seroit à l'armée? *Je n'y vais pas pour fuir, je n'y vais que pour combattre.*

CXXI.

Un Italien portoit quelque chose sous son manteau. Un François lui dit : Qu'avez-vous là? Un poignard, dit l'Italien. Le François trouvant que c'étoit une bouteille, but tout le vin, & lui rendant la bouteille : Tenez, lui-dit il, *je vous fais grace du fourreau.*

CXXII.

Alexandre VIII. qui fut élu Pape à soixante & dix neuf ans, & qui en trois semaines avoit élevé tous les neveux, demanda à quelqu'un de ses familiers ce qu'on disoit de lui? Il lui répondit; qu'on disoit, qu'il ne perdoit point de tems à faire la fortune de sa famille. Il dit : *Oh! Oh! sono vinti-tre bore e mezza. Il est vingt trois heures & demi.* Il donna à connoître, qu'il étoit à la veille de la mort.

CXXIII.

Un Galcon dictant son testament à des Notaires, après avoir fait un nombre de legs de conséquence au-delà de ce qu'il avoit de bien, fit une disposition favorable en faveur de ces mêmes Notaires. Jusques-là ils avoient écrit fort paisiblement : mais l'intérêt qu'ils y avoient, leur fit interrompre le Testateur pour lui dire, Monsieur, surquoi, s'il vous plaît, prendra-t-on tout ceci? car delà dépend toute la validité de votre testament? *Je le sai bien,* répondit le Testateur, *c'est aussi ce qui m'embarassa.*

CXXIV.

L'Empereur Auguste souffroit, que ses Ministres le regalassent l'un après l'autre. Un d'eux le traitant un jour sans beaucoup de façon, Auguste lui dit : *Je ne croyois pas, que nous fussions si bons amis.*

CXXV.

Henri IV. Roi de France étant à Rouen, un Président, qui se présenta pour lui faire une harangue demeura court. Un Courufan, qui étoit près du Roi, dit : *Sire, il ne faut pas s'étonner de cela, les Normands sont sujets à manquer de parole.*

CXXVI.

La ville de Bonne, Capitale & Résidence de l'Electeur de Cologne, ayant été prise l'an 1703. par l'adresse & la conduite du Général Cœhorn, un Hollandois se félicita en ces termes : *Que la prise de Bonne étoit plus merveilleuse que celle de Jericho, puisque cette place avoit été réduite en sept jours au son des trompetes, & l'autre en trois, au son d'un cor de vache.*

CXXVII.

Le Cardinal de Richelieu étant malade, un savant se trouva dans son Antichambre, dans le tems qu'un grand parleur y étoit & faisoit grand bruit. Le savant pria qu'on fit silence; parce que cela incommodoit Monsieur le Cardinal. Pourquoi voulez-vous, que je ne parle pas, dit le grand parleur, il est vrai, que je parle beaucoup,

coup, mais je parle bien. *Je suis de votre avis pour la moitié, repartit le savant.*

CXXVIII.

Un Gascon ayant été attaqué par des voleurs dès les cinq heures du soir, dit: *Messieurs vous ouvrez de bonne heure aujourd'hui.*

CXXIX.

Un Jardinier qui avoit besoin d'eau, en demanda au ciel. Ses prières furent exaucées, mais il en eut beaucoup plus qu'il n'en demandoit. Car au lieu d'une petite pluie, il tomba un si gros orage, qu'il dit ce mot, qui a depuis passé en proverbe: *On veut bien de l'eau, mais non pas un orage.*

CXXX.

Un Avocat fort laid, & qui n'avoit prèsque point de nez, ne pouvant venir à bout de lire une pièce, qu'on lui ordonnoit de lire à l'Audience, un Conseiller qui avoit le nez de bonne taille, dit: *Quelqu'un n'a-t-il point de lunettes pour donner à cet Avocat? L'Avocat se sentant piqué répondit: Il faut aussi, Monsieur, que vous me priez votre nez, pour pouvoir m'en servir.*

CXXXI.

Un grand Usurier étant malade à l'extrémité étoit toujours dans un assoupissement qui faisoit appréhender pour lui. Ses parens faisoient tout leur possible par des remèdes ou autrement pour l'en tirer. Son Confesseur voyant qu'il revenoit un

peu, ne voulut pas perdre cette occasion favorable de le faire songer à la mort: *Pour cet effet il prit sur la table du malade un crucifix d'argent qu'il lui présenta en l'exhortant. Le malade regarda fixement le crucifix & dit à son confesseur: Monsieur, je ne puis pas prêter grand chose là-dessus.*

CXXXII.

Un Vénitien, qui n'étoit jamais sorti de Venise, & qui par cette raison ne devoit pas être bon Cavalier, étant monté pour la première fois sur un cheval rétif, qui ne voulut pas même avancer, quoiqu'il lui fit sentir l'éperon, tira son mouchoir de sa poche, & l'ayant exposé au vent, il dit: *Je ne m'étonne plus, si ce cheval n'avance pas; Car le vent est contraire.*

CXXXIII.

L'Empereur Charles-Quint ayant signé un privilège injuste, se le fit rapporter, & le déchira en disant: *J'aime mieux défaire ma signature, que ma conscience.*

CXXXIV.

Un Mahometan, qui faisoit peur à voir, tant il étoit laid, trouva un miroir dans son chemin, & l'ayant ramassé, il s'y regarda, mais comme il se vit si difforme, il le jeta de dépit, & dit: *On ne l'auroit pas jeté, si tu étois quelque chose de bon.*

CXXXV.

Un tisseran, qui avoit donné un dépôt en garde à un Maître d'éco-

d'école, vint
trouva le M
porte alle
cousin, et
écoliers, qu
tour de lui.
d'école: J'a
que vous l'ay
de me le re
d'école: lui d
d'avoir la pa
qu'il eût ach
son. Mais le
te, & la leçon
tems. Comme
tre d'école rem
une coutume, q
naire, en faisant
écoliers; il crut
gon n'étoit au
muer la veie,
grace, levez-vo
es votre place
rête, pendant q
ire ce que je
ce que je n'ai
rendre. Cela
d'école & les
CXI

Dans une
rengie marchoi
avec une lumière
une cruche d'eau fa
meur de paré le
à lui dit: Simple
es, à quoi vous le
ce? La nuit de
ne pas la m
vous? L'aveug
en tant: Ce
vous, que je par
d'éc

d'école, vint le redemander, & trouva le Maître d'école à sa porte assis & appuyé contre un coussin, faisant la leçon à ses écoliers, qui étoient assis autour de lui. Il dit au maître d'école: J'ai besoin du dépôt, que vous savez; Je vous prie de me le rendre. Le Maître d'école lui dit de s'asseoir, & d'avoir la patience d'attendre, qu'il eût achevé de faire la leçon. Mais le Tisseran avoit hâte, & la leçon duroit trop longtemps. Comme il vit, que le Maître d'école remuoit la tête par une coutume, qui lui étoit ordinaire, en faisant la leçon à ses écoliers; il crut que faire la leçon n'étoit autre chose, que remuer la tête, & il lui dit: De grace, levez-vous, & laissez-moi en votre place, je renuierai la tête, pendant que vous irez prendre ce que je vous demande, parce que je n'ai pas le tems d'attendre. Cela fit rire le Maître d'école & les écoliers.

CXXXVI.

Dans une nuit obscure un aveugle marchoit dans les rues avec une lumière à la main & une cruche d'eau sur le dos. Un coureur de pavé le rencontra, & lui dit: Simple que vous êtes, à quoi vous sert cette lumière? La nuit & le jour ne sont-ils pas la même chose pour vous? L'aveugle lui répondit en riant: Ce n'est pas pour moi, que je porte cette lumière, c'est pour les têtes folles

qui te ressemblent, afin qu'ils ne viennent pas heurter contre moi & me faire rompre ma cruche.

CXXXVII.

La plupart des hommes croient qu'il faut être dur & sévère pour se faire respecter: cependant la dureté & la sévérité rebutent tout le monde. La clémence & la bonté avancent plus les affaires, qu'une rigueur inflexible, parce qu'on fait tout par dépit quand on se voit maltraiter. L'Empereur RODOLPHE de la Maison d'Autriche voyant que ses Gardes repoussioient de petites gens qui faisoient leurs efforts pour le voir: Laissez tout le monde venir à moi, dit-il à ses Gardes, je ne suis pas Empereur pour être enfermé dans une boîte.

CXXXVIII.

Les femmes sont naturellement portées à l'épargne & à l'avarice, mais c'est une grande tache pour celles qui sont nées dans un rang élevé. L'histoire raporte que l'Impératrice femme de Théophile, n'étant pas contente de posséder l'Empire d'Orient, elle envoyoit par tout acheter de riches marchandises pour les vendre à Constantinople & pour y gagner. Un jour l'Empereur voyant entrer dans le port un vaisseau richement chargé, & ayant appris qu'il appartenoit à l'Impératrice, il y fit mettre le feu sur le champ, pour le brûler avec toutes les marchandises, qui

qui y étoient. L'Imperatrice en conçût un extrême dépit, qui fut encore augmenté par la réprimande que lui fit l'Empereur, lui reprochant d'un air chagrin, *que Dieu l'ayant fait naître Empereur, elle le vouloit faire Marchand.*

CXXXIX.

Comme on disoit dans une compagnie, que les Médecins n'étoient bons à rien, Ne croyez pas cela, dit un jeune Avocat; *car ils sont du moins bons à ôter du monde le trop de gens qu'il ya.* Pour moi, répondit un Médecin, qui n'avoit pas grande pratique, *il n'y a personne qui se plaigne de moi.* Il est vrai, réprit l'Avocat, *car vous tuez tous ceux que vous traitez.*

CXL.

Les amis de Socrate vouloient qu'il se vengeât d'un insolent qui lui avoit donné un coup de pié; *Eh quoi,* leur dit-il, *si un cheval avoit regimbé contre vous, auriez-vous bonne grace de le faire assigner, & de le traîner à l'Audience?*

CXXLI.

Un Poète s'adressa à un Médecin, & lui dit, qu'il avoit quelque chose sur le cœur, qui lui causoit des défaillances de tems en tems avec des frissonnemens, & que cela lui faisoit dresser le poil par tout le corps. Le Médecin, qui avoit l'esprit agréable & qui connoissoit le personnage, lui demanda: *N'avez-vous pas fait quelques*

vers, que vous n'avez encore récités à personne? Le Poète lui ayant avoué la chose, il l'obligea de réciter ces vers; & quand il eut achevé, il lui dit: *Allez, vous voilà géri, c'étoient ces vers retenus, qui vous tourmentoient.*

CXLII.

Un Prédicateur, qui faisoit de méchans vers, affectoit de les citer dans ses prédications, & quelque fois il disoit: *J'ai fait ceux-ci en faisant ma prière.* Un des Auditeurs indigné de sa vanité & de sa présomption, l'interrompit & dit: *Des vers faits pendant la prière valent aussi peu, que la prière pendant laquelle ils ont été faits.*

CXLIII.

Une femme consultoit un Intendant de justice sur une affaire, lequel n'eut pas de réponse à lui donner. La femme lui dit: Puisque vous n'avez pas de réponse à me donner, pourquoy êtes-vous chargé de l'emploi, que vous occupez? Les appointemens & les bienfaits du Roi, que vous recevez, sont fort mal employés. L'Intendant répartit: *Je suis payé pour ce que je sai, & non pas pour ce que je ne sai point.*

CXLIV.

Un tailleur de Samarcande, qui demouroit près de la porte de la ville, qui conduisoit au cimetière, avoit en sa boutique un pot de terre pendu à un clot, dans lequel il jetoit un

petit

petit caillon
pouvoit un
être enterré
que l'on
pour faire
morts. En
rat lui-même
après la mo
n'en avoit
boutique se
il étoit, &
na: Un des
le tailleur
comme le
CXL

Un jeune
rencontra un V
cent ans tout
avoit bien de la
tenus lui
manda: Mon
je vous prie,
achetez ces ar
chose un de me
répondit: Si
corce, vous
me, qui ne
CXL

Un Roi de
deposé son
no sa autre à
monne parce que
esse comen des
pse, il lui dit de
es États au endre
la plarant, pour
pse de ses jours
ne bienfaits, qu'il
cette page adre. L
quidat. Je n'ai pu
en bien, dans
ville, je la suple

petit caillou, chaque fois qu'on portoit un corps mort pour être enterré, & à la fin de chaque lune il contoit les cailloux, pour favoir le nombre des morts. Enfin le tailleur mourut lui-même, & quelque tems après sa mort, quelqu'un, qui n'en avoit rien su, voyant sa boutique fermée, demanda où il étoit, & ce qu'il étoit devenu? Un des voisins répondit: *le tailleur est tombé dans le pot, comme les autres.*

CXLV.

Un jeune homme railleur rencontra un Vieillard âgé de cent ans tout courbé, & qui avoit bien de la peine à se soutenir sur son bâton, & lui demanda: Monsieur, dites-moi, je vous prie, *combien vous avez acheté cet arc, afin que j'en achete un de même?* Le Vieillard répondit: *Si Dieu vous laisse vivre, vous en aurez un de même, qui ne vous coûtera rien.*

CXLVI.

Un Roi de Perse en colère déposa son Grand-Vizir, & en mit un autre à sa place. Néanmoins parce que d'ailleurs il étoit content des services du déposé, il lui dit de choisir dans ses Etats un endroit tel, qu'il lui plairoit, pour y passer le reste de ses jours avec sa famille des bienfaits, qu'il lui avoit faits jusqu'alors. Le Vizir lui répondit: *Je n'ai pas besoin de tous les biens, dont V. H. m'a comblé, je la supplie de les re-*

prendre. & si elle a encore quelque bonté pour moi, je ne lui demande pas un lieu qui soit habité: je lui demande avec instance de m'accorder quelque village desert, que je puisse repeupler & rétablir avec mes gens, par mon travail, par mes soins & par mon industrie. Le Roi donna ordre, qu'on cherchât quelques villages tels, qu'il les demandoit: mais après une grande recherche, ceux qui en avoient eu la commission, vinrent lui rapporter, qu'ils n'en avoient pas trouvé un seul. Le Roi le dit au Vizir déposé. qui lui dit: Je savois fort bien, qu'il n'y avoit pas un seul endroit ruiné dans tous ces pais, dont le soin m'avoit été confié. Ce que j'en ai fait, a été afin que V. H. fût elle-même, en quel état je les rends & qu'elle en charge un autre, qui puisse lui en rendre un aussi bon conte.

CXLVII.

Une Dame fit venir un fameux Astrologue, & le pria de lui dire ce qu'elle avoit sur le cœur. L'Astrologue dressa une figure de la disposition du ciel, tel qu'il étoit alors, & fit un long discours sur chaque maison, avec d'autant plus de chagrin, que tout ce qu'il disoit ne satisfaisoit pas la Dame. A la fin il se tût & la Dame lui jeta une drachme. Sur le peu qu'elle lui donnoit, l'Astrologue ajoûta, qu'il voyoit encore par la figure qu'elle n'étoit pas

des plus aisées chez elle, ni bien riche. Elle lui dit, que cela étoit vray. L'Astrologue regardant toujours la figure, lui demanda: N'aurez-vous rien perdu? Elle répondit: *Fai perdu l'argent que je vous ai donné.*

CXLVIII.

Un Roi avoit prononcé sentence de mort contre un criminel, qu'on alloit exécuter en sa présence. Celui-ci n'ayant plus que la langue, dont il pût disposer, vomissoit mille injures & mille maledictions contre le Roi. Le Roi ayant demandé ce qu'il disoit, un de ses Officiers, qui ne vouloit pas l'aigrir davantage contre ce malheureux, prit la parole & dit que le criminel disoit: que Dieu chérissoit ceux qui se moderoient ains leur colere, & qui pardonnoient à ceux qui les avoient offensés. Sur ce rapport le Roi fut touché de compassion & fit grace au criminel. Un autre Officier ennemi de celui qui venoit de parler au Roi, dit: Des personnes de notre rang & de notre caractère, ne doivent rien dire aux Monarques, qui ne soit véritable. Ce misérable a injurié le Roi & a proféré des choses indignes contre sa Majesté. Le Roi en colere de ce discours dit: Le mensonge de ton collègue m'est beaucoup plus agréable que la vérité que tu viens de me dire.

CXLIX.

*Un Roi avoit peu d'amour & de tendresse pour un de ses fils, parce qu'il étoit petit & d'une mine peu avantageuse, en comparaison des Princes ses frères, qui étoient grands, bien-faits, & de belle taille. Un jour ce Prince voyant, que son Père le regardoit avec mépris, lui dit: *Mon Pere, un petit homme sage & spirituel est plus estimable, qu'un grand homme grossier & sans esprit. Tout ce qui est gros & grand, n'est pas toujours le plus précieux. La brebis est blanche & nette, & l'élephant sale & vilain.**

CL.

*Un Roi des Arabes cassé de vieillesse, étoit malade à la mort, lorsqu'un courier vint lui annoncer, que ses troupes avoient pris une place, qu'il nomma; qu'elles avoient fait prisonniers de guerre ceux qui avoient fait résistance, & que le reste & les peuples s'étoient soumis à son obéissance. Sur ce discours il s'écria avec un grand soupir: *cette nouvelle ne me regarde plus, elle regarde mes ennemis.* Il entendoit parler de ses héritiers qu'il regardoit comme des ennemis.*

CLI.

Un Prince en succédant au Roi son Pere, se trouva maître d'un trésor considérable, dont il fit de grandes largesses à ses troupes & à ses sujets. Un de ses favoris

favoris voulut lui donner conseil là-dessus & lui dit imprudemment: Vos ancêtres ont amassé des richesses avec beaucoup de peine & de soins, vous ne devriez pas les dissiper avec tant de profusion, comme vous le faites. Vous ne savez pas ce qui peut vous arriver dans la suite & vous avez des ennemis, qui vous observent; prenez garde, que tout ne vous manque dans le besoin. Le Roi indigné de cette rémontrance, répartit: Dieu m'a donné ce Royaume pour en jouir, & pour faire des libéralités, & non pour en être simplement le gardien.

CLII.

Deux frères étoient chacun dans un état fort opposé l'un à l'autre. L'un étoit au service d'un Roi, & l'autre gagnoit sa vie par le travail de ses mains: de sorte que l'un étoit à son aise, & que l'autre avoit de la peine à subsister. Le riche dit au pauvre: *Pourquoi ne vous mettez-vous pas au service du Roi, comme moi, vous vous délivriez des maux que vous souffrez?* Le pauvre répartit: *Et vous, pourquoi ne travaillez-vous pas pour vous délivrer d'un esclavage si méprisable?*

CLIII.

Un Mahometan, qui avoit donné plusieurs preuves d'une force extraordinaire, étoit dans une si grande colère, qu'il ne se possédoit plus & qu'il écUMOIT

de rage. Un homme sage, qui le connoissoit, le voyant en cet état, demanda ce qu'il avoit? & il aprit, qu'on lui avoit dit une injure. Cela lui fit dire: *Comment! ce misérable porte un poids de mille livres & il ne peut pas supporter une parole?*

CLIV.

Un mal-honnête homme insulta un jour PERICLES en plein Barreau: il ne parut point ému des injures qu'on lui disoit, & sans rien répondre, il fit tranquillement tout ce qu'il avoit à faire. Quand il fut sorti, l'autre le poursuivit, criant toujours après lui jusqu'à son logis. Il étoit tard: *Prenez un flambeau*, dit Pericles à un de ses domestiques, *& reconduisez-le chez lui.*

CLV.

Deux Princes, fils d'un Roi d'Egypte, s'appliquèrent l'un aux sciences & l'autre à amasser des richesses. Le dernier devint Roi & reprocha au Prince son frère le peu de bien, qu'il avoit en partage. Le Prince répartit: *Mon frere, je loue Dieu d'avoir l'héritage des Prophètes en partage, c'est à dire la sagesse: Mais votre partage n'est que l'héritage de Pharaon & d'Haman, c'est à dire, le Royaume d'Egypte.*

CLVI.

Un Roi de Perse avoit envoyé un Médecin à Mahomet, & le Médecin demeura quelques

années en Arabie ; mais sans aucune pratique de sa Profession, parce que personne ne l'apelloit pour se faire médicamenter. Ennuyé de ne pas exercer son art, il se présenta à Mahomet, & lui dit en se plaignant : Ceux qui avoient droit de me commander, m'ont envoyé ici pour faire profession de la Médecine : mais depuis que je suis arrivé, personne n'a eu besoin de moi, & ne m'a donné occasion de faire voir de quoi je suis capable. Mahomet lui dit : La coûtume de notre pais est, de manger seulement lors qu'on est pressé de la faim, & de cesser de manger, lors qu'on peut encore manger. Le Médecin répartit : C'est là le moyen d'être toujours en santé, & de n'avoir pas besoin de Médecin. En disant cela, il prit congé & retourna en Perse, d'où il étoit venu.

CLVII.

Un Roi avoit besoin d'une somme d'argent à donner aux Tartares, afin de les empêcher de faire des courses dans ses Etats, & aprit qu'un pauvre, qui gueusoit, avoit une somme très-considérable. Il le fit venir, & lui en demanda une partie par emprunt, avec promesse, qu'elle lui seroit rendue d'abord que les revenus ordinaires seroient aportés au trésor. Le pauvre répondit : *Il seroit indigne, que V. M. souil-*

lât ses mains, en maniant l'argent d'un mendiant tel que je suis, qui l'ai amassé en gueusant. Le Roi répartit : Que cela ne te fasse point de peine, il n'importe, c'est pour donner aux Tartares. *Telles gens, tel argent.*

CLVIII.

Un voleur demandoit à un mendiant, s'il n'avoit pas honte de tendre la main au premier qui se présentoit, pour lui demander de l'argent ? Le mendiant répondit : *Il vaut mieux tendre la main pour obtenir une maille, que de se la voir couper, pour avoir volé un sol ou deux liards.*

CLIX.

Un Marchand fit une perte considérable, & recommanda à son fils de n'en dire mot à personne. Le fils prouit d'obéir, mais il pria son Père de lui dire, quel avantage le silence produiroit. Le père répondit : *C'est afin qu'au lieu d'un malheur, nous n'en ayons pas deux à supporter ; l'un d'avoir fait cette perte, & l'autre de voir nos voisins s'en réjouir.*

CLX.

Un Espagnol étant en Brabant, passa un jour d'hiver par un village. Les chiens aboïent & courroient après lui comme ils font ordinairement. L'Espagnol se baissa & voulut prendre une pierre, pour la leur jeter & les chasser ; mais il avoit gelé, & la pierre tenoit

fi fort

fi fort qu'
Alors il
put, ou
attac

Le Tai
Grand m
Prince un
ques régl
comptes
Gouverne
la un de le
Qu'ors m
l'heure m
me fait un
Tulcor cont
glenet.

Cl
Du tems q
devant. R
minoit avec
jers, il par
étoit rep
mer toute es
la lune qu
avec ces pa
plena ; Elle
qu'elle est pl
co rouit un
cette mirro
démourant ;
solanges : F
tan ceux de la
situaie.

CLXII
Le fin d'un T
ment avec, tomb
ment malade, &
collation de s
vous, ou de faire
si d'écou, que cela
peut-être l'écou

fi fort qu'il ne pût l'arracher. Alors il s'écria: *Où le maudit païs, où l'on lâche les chiens & attache les pierres.*

CLXI.

Le Tailleur de HENRI le Grand montra un jour à ce Prince un livre rempli de quelques réglemens, qu'il avoit composés sur l'Etat & sur le Gouvernement. Le Roi appela un de ses Officiers, & lui dit: *Qu'on me fasse venir tout à l'heure mon Chancelier, pour me faire un habit, puisque mon Tailleur veut me faire des Réglemens.*

CLXII.

Du tems que Jaques II. ci-devant Roi d'Angleterre, dominoit avec rigueur sur ses sujets, il parut une médaille, où étoit représentée d'un côté la mer toute enflée & orageuse, & la lune qui donnoit dessus, avec ces paroles: *Tumet, quia plena; Elle est enflée, parce qu'elle est pleine.* Sur le revers on voioit un arc-en-ciel avec cette inscription: *Non amplius demergimini; Vous ne serez plus submergés:* Faisant allusion sur ceux de la Religion protestante.

CLXIII.

Le fils d'un Turc, extrêmement avare, tomba dangereusement malade, & ses amis lui conseilloient de faire lire l'Alcoran, ou de faire une offrande, disant, que cela fléchiroit peut-être Dieu à rendre la san-

té à son fils. Le Père y pensa un moment, & dit: *Il est plus à propos, de faire lire l'Alcoran, parce que le troupeau est trop loin.* Un de ceux, qui entendirent cette réponse, dit: *Il a préféré la lecture de l'Alcoran: parce que l'Alcoran est sur le bord de la langue, mais l'or, qu'il lui en auroit coûté pour acheter une victime, est au fond de son ame.*

CLXIV.

On ne peut trop se tenir sur ses gardes, quand on a à faire à des gens dissimulés & vindicatifs. Jules II. avant que d'être Pape étoit fort brouillé avec Alexandre VI. qui vouloit le faire venir à Rome & qui lui fit offrir un sauf-conduit, dont l'Empereur, le Roi de France, le Roi d'Espagne, & les Princes d'Italie seroient garans. Jules s'en moqua, disant, que s'il alloit à Rome, & qu'Alexandre lui fit ôter la vie, tous ceux qui l'auroient assuré de le conserver, ne le résusciteroient pas.

CLXV.

Un païsan de peu d'esprit qui avoit mal aux yeux, s'adressa à un Maréchal, & le pria de lui donner quelque remède. Le Maréchal lui appliqua un emplâtre, dont il se feroit pour les chevaux: mais le malade en devint aveugle, & fut faire ses plaintes à la justice. Le Juge informé du fait, le chassa & lui dit: *Retire-toi, tu n'es pas fondé contre celui que tu accuses. Tu n'aurois pas cherché un Maré-*

cbal au lieu d'un Médecin, fitu
n'étoit un âne.

CLXVI.

Un fils étoit dans un cimetière assis sur le tombeau de son Père, qui lui avoit laissé de grands biens, & tenoit ce discours au fil d'un pauvre homme: Le tombeau de mon Père est de marbre, l'épithaphe est écrite en lettres d'or, & le pavé à l'entour est de marqueté, & à compartiment. Mais toi, en quoi consiste le tombeau de ton Père? En deux briques, l'une à la tête, & l'autre aux pieds, avec deux poignées de terre sur son corps. Le fils du pauvre répondit: Taillez-vous, au jour du jugement votre Père aura à peine relevé la pierre, dont il est couvert, que le mien sera déjà arrivé en Paradis.

CLXVII.

Alexandre le Grand venoit de prendre une place, & on lui dit, que dans cette place il y avoit un Philosophe de considération. Il commanda, qu'on le fit venir; mais il fut fort surpris de voir un homme fort laid, & il ne pût s'empêcher de lâcher quelques paroles, qui marquoient son étonnement. Le Philosophe l'entendit; & quoiqu'il fut dans un grand desordre à cause du saccagement de la patrie; néanmoins il ne laissa pas de lui dire en souriant: *Il est vrai que je suis difforme; mais il faut considérer mon corps comme un four-*

reau, dont l'ame est l'épée. C'est la lame qui tranche, & non pas le fourreau.

CLXVIII.

Trois Sages, le premier de la Grèce, le second des Indes, & le troisième de la Perse s'entretenoient en présence du Roi de Perse, & la Conversation tomba sur la question, savoir, quelle chose étoit la plus fâcheuse de toutes les autres. Le Sage de la Grèce dit: *que c'étoit la vieillesse accablée d'infirmités, avec l'indigence & la pauvreté.* Le Sage des Indes dit: *que c'étoit d'être malade & de souffrir sa maladie avec impatience.* Mais le Sage de la Perse dit: *que c'étoit l'approche de la mort déstituée de bonnes œuvres, & toute l'assemblée fut de son sentiment.* Un autre Sage disoit: *que pour bien mourir, il falloit bien vivre & mourir avant que de mourir. Car une vie de roses est suivie d'une mort d'épines, & une vie d'épines, d'une mort de roses.*

CLXIX.

Alexandre le Grand priva un Officier de son emploi & lui en donna un autre de moindre considération, & l'Officier y acquiesça. Quelque tems après Alexandre vit cet Officier & lui demanda, comment il se trouvoit dans la nouvelle charge, qu'il exerçoit? L'Officier répondit avec respect: *Ce n'est pas la charge, qui rend celui qui l'exerce plus noble &*
plus

plus confi
ge desien
par le be
qui l'ave

On det
le Grand,
étoit arriv
& de grat
répondit:
mens, qui
mis, & par
de faire en
suffient con
qu'il s'ave

Le sermo
étant néen t
Minimes des
gères furent
par les ve
leurs quar
Sepeville, L
Chrétien, fi
logis les ar
un soleil a
mots: Fulg
par-tout. L
le de Vieime

mença à gr
pas marquée
leil embléma
le de bâtons &
les Soldats, qui
ne l'en avoient
est. Alors un d
Minimes de sa M
cité, pour l'insin
se en même desan
le du monde
un soleil, ave
Minimes Minime

plus considérable, mais la charge devient noble & considérable par la bonne conduite de celui qui l'exerce.

CLXX.

On demandoit à Alexandre le Grand, par quelles voies il étoit arrivé au degré de gloire & de grandeur où il étoit: Il répondit: *Par les bons traitemens, que j'ai faits à mes ennemis, & par les suins, que j'ai pris de faire en sorte, que mes amis fussent constans dans l'amitié qu'ils avoient pour moi.*

CLXXI.

Le second fils de l'Empereur étant né en 1681. les Envoyés & Ministres des Puissances étrangères firent des réjouissances par des feux allumés devant leurs quartiers. Monsieur de Sepeville, Envoyé du Roi Très-Chrétien, fit mettre devant son logis les armes de son Roi, & un soleil au dessus, avec ces mots: *Fulget ubique: Il éclate par-tout.* Le peuple de la ville de Vienne voyant cela, commença à gronder, & il n'eût pas manqué de couvrir ce soleil emblématique d'une grêle de bâtons & de pierres, si les Soldats, qui étoient en garde, ne l'en avoient pas empêché. Alors un des premiers Ministres de Sa Majesté Impériale, pour satisfaire ledit peuple, fit mettre devant son Palais le globe du monde & au dessus un soleil avec les armes de l'illustre Maison d'Autriche

avec ces paroles: *Fulget ubique magis; Il éclate par-tout encore plus.*

CLXXII.

On disoit à Alexandre le Grand, qu'un Prince qu'il avoit à vaincre, étoit habile & expérimenté dans la guerre, & on ajoûtoit, qu'il seroit bon de le surprendre & de l'attaquer de nuit. Il répartit: *Que diroit-on de moi, si je vainquois en voleur?*

CLXXIII.

Un sage disoit: Quand l'aumône sort de la main de celui qui l'a faite, avant que de tomber dans la main de celui qui la demande, elle dir cinq belles paroles à celui, de la main de qui elle part: *J'étois petite & vous m'avez fait grande; J'étois en petite quantité, & vous m'avez multipliée; J'étois ennemie, & vous m'avez rendue aimable; J'étois passagère, & vous m'avez renduë permanente: vous étiez mon gardien, & je suis présentement votre garde.*

CLXXIV.

Deux Juifs à Constantinople étoient en contestation avec quelques Turcs touchant le Paradis, & soutenoient, qu'ils seroient les seuls, qui y auroient entrée. Les Turcs leur demandèrent: Puisque cela est ainsi, suivant votre sentiment, où voulez-vous donc que nous soyons placés? Les Juifs n'eurent pas la hardiesse

de dire, que les Turcs en seroient exclus entièrement; ils répondirent seulement: *Vous ferez hors des murailles, & vous nous regarderez.* Cette dispute alla jusqu'aux oreilles du grand Vizir, qui dit: *Puisque les Juifs nous placent hors de l'enceinte du Paradis, il est juste, qu'ils nous fournissent des pavillons, afin que nous ne soyons pas exposés aux injures de l'air.*

CLXXV.

Trois Voyageurs trouvèrent un trésor dans leur chemin, & dirent: *Nous avons faim, qu'un de nous aille acheter de quoi manger.* Un d'eux se détacha, & alla dans l'intention de leur apporter de quoi faire un repas. Mais il dit en lui-même: il faut que j'empoisonne la viande, afin qu'ils meurent en la mangeant, & que je jouisse du trésor moi seul. Il exécuta son dessein & mit du poison dans ce qu'il avoit apporté à manger: Mais les deux autres, qui avoient conçu le même dessein contre lui, pendant son absence, l'assassinèrent à son retour & demeurèrent les maîtres du trésor. Après l'avoir tué, ils mangèrent de la viande empoisonnée & moururent aussi tous deux. Un Philosophe passa par cet endroit-là, & dit: *Voilà, quel est le monde. Voyez de quelle manière il a traité ces trois personnes. Malheur à celui, qui lui demande des richesses.*

CLXXVI.

Les premiers beaux jours du Printems ayant fait naître l'envie à un Gentil-homme d'aller voir son jardin, où il avoit envoyé son Jardinier travailler, il y alla. Y étant entré, il jeta les yeux çà & là pour voir, où étoit le Jardinier, & ne le voyant nulle part, il alla sous des arbres fruitiers, où le trouvant endormi, il l'éveilla & lui dit: *Est-ce ainsi que tu travailles? coquin, tu ne gagnes pas le pain que tu manges, tu n'es pas digne que le soleil t'éclaire. Je le sai bien,* dit le Jardinier: *c'est pour quoi je me suis mis à l'ombre.*

CLXXVII.

Nicolas Fouquet, Sur-Intendant des Finances de Louis XIV. prit pour sa divise un écureuil, qui tâchoit de monter sur des lis au sommet d'un grand arbre avec ces mots: *que n'y monterois-je?* Le Roi voyant cela, en témoigna son déplaisir par ces mots: *Il faut couper les patés à cette bête-là,* Ce qui arriva peu après.

CLXXVIII.

Un coupeur de bourse voyant entrer un Marchand à la comédie le suivit, espérant de lui attraper les beaux boutons d'orfèvrerie, qu'il avoit à son juste-au-corps de velours, & pour mieux y réussir, il se mit derrière lui. Sur la fin du premier acte, il commença à couper le juste-au-corps pour avoir les boutons. Le

Mar-

Marchand
son coupeur
bien son
reille
comme
le bouton
cria aussi
boutons!
le coupeur
chand, qui
zelli ton o

Le Mar
nitre d'Ér
étant mort
1691, on lui
vante:

La mort a to

Louvois;
C'est un bien d

cellente;
Mais au m

prive le R
Elle lui rend

rente;
La mort n'a p

ce prix
Ce qu'elle em

qu'elle a pr
ME. Son bon

en l'air
Érille.

CLXXX
Gabriel Bethlem

suivante, l'état

l'indigence de
Tartares, comme

Stoveran, l'Emp

au II. & propos
més en Latin
vive sans, mais c

qui bleda la gu

Marchand s'en apercevant tira son couteau de sa poche & prit si bien son tems, qu'il coupa l'oreille du coupeur de bourse, qui commença à crier: Mon oreille! mon oreille! Le Marchand cria aussi: Mes boutons, mes boutons! Tenez, les voilà, dit le coupeur de bourse au Marchand, qui lui dit: Tien, voilà aussi ton oreille.

CLXXX.

Le Marquis de Louvois, Ministre d'Etat de Louis XIV. étant mort subitement en 1691. on lui fit l'építaphe suivante:

La mort a tort d'avoir ravi Louvois;

C'étoit sans doute une tête excellente;

Mais au moment qu'elle en prive le Roi,

Elle lui rend trois millions de rente:

La mort n'a pas tant de tort à ce prix:

Ce qu'elle rend vaut bien ce qu'elle a pris.

NB. Son nom de famille étoit *Tellier*, par anagr. *Etrille*.

CLXXX.

Gabriel Bethlem, Prince de Transylvanie, s'étant révolté, par l'instigation des Turcs & des Tartares, contre son légitime Souverain, l'Empereur Ferdinand II. & proposant un jour ses motifs en Latin aux Etats dans une diète, mais d'une manière, qui blessa la pureté & la

beauté de cette langue; il répondit à ceux qui l'en avertirent: *Eh bien! Messieurs, quel conte ferai je de Priscien, puisque je n'en fais aucun de l'Empereur d'Allemagne?*

CLXXXI.

Le Prince d'Orange étant arrivé en Angleterre, pour sauver ce Royaume de la tyrannie de Jaques II. on fit une médaille à Londres, représentant d'un côté le dit Prince avec ces mots: *Peragit tranquilla potestas quod violenta nequit: La douceur fait plus que la violence.* Sur le revers on voyoit le même Prince à la tête d'une considérable flotte avec cette inscription: *Tanta est victoria Curia: C'est là une victoire en faveur du Parlement.*

CLXXXII.

La première maxime des Politiques François a toujours été, *que le Roi n'est pas esclave de sa parole, n'appartenant, à ce qu'ils disent, de la garder qu'à des Marchands.* Pour ne point parler du Roi Louis XIII. son Prédecesseur; il avoit si bien appris cela du Cardinal de Richelieu, qu'il en donna une preuve au Duc de Vendôme, Amiral de France, & au Grand-Prieur son frère. Car ceux-ci ayant été mis mal dans l'esprit du Roi par l'intrigue dudit Cardinal qui avoit conçu une haine mortelle contre eux, l'Amiral se retira en Bretagne. Le Roi pour les perdre se servit d'une feinte, &

après avoir assuré de nouveau le Grand-Prieur de ses bonnes graces, il lui manda de faire revenir son frère en ces mots: *Mon Cousin, je vous jure la même foi, & la même fortune à vous & à votre frere & qu'il n'aura non plus à appréhender que vous.* Le pauvre Grand-Prieur ébloui par cette équivoque, partit aussitôt pour aller trouver son frère, & l'ayant persuadé après beaucoup de contestations, ils renvinrent à la Cour. Mais le Roi donna ordre de les mettre en prison. *Gramond Histoire de France, depuis la mort de Henry IV. Liv. 16.*

CLXXXIII.

Un Gascon portant à Paris un cotret sous son manteau, dit à un crocheteur, qui s'approchoit de trop près; *Retire-toi, mairaud, tu casseras mon lut.* Le crocheteur s'arrêta, & le Gascon avoit à peine marché dix ou douze pas, qu'une pièce de son cotret tomba; ce que le crocheteur voyant, il cria au Gascon: *Monsieur, ramassez une corde de votre lut, qui est tombée.*

CLXXXIV.

Apostrophe d'une Angloise appellée Olinde au Roi de France Louis XIV.
 A vaincre tant de fois les forces s'affoiblissent.
 Tu triomphes, Louis, mais tes peuples gémissent:
 La France avec douleur admire
 tes hauts faits,

Et ta propre grandeur accable
 tes sujets.

Louis, tu veux courir de victoire
 en victoire,

Mais prends bien garde aussi de
 triompher en vain,

Tu feras, il est vrai, rassasié de
 gloire:

Hé quand le ferons-nous de
 pain!

Rappelle ta bonté, conserve ta
 mémoire:

Prends garde, qu'en parlant de
 toi quelque Ecrivain

Ne dise, que Louis, pour vivre
 dans l'histoire,

Nous a tous fait mourir de
 faim.

Que peux-tu désirer? mille &
 mille lauriers

Te font nommer par-tout le
 guerrier des guerriers,

Ta grandeur est presque di-
 vine,

Laisse-nous donc jouir des
 douceurs de la paix:

*Quel funeste dessein d'obliger
 tes sujets*

A crier victoire & famine?

CLXXXV.

Les Princes de Condé & de Conti prenant un jour le divertissement de la chasse, il arriva, que le dernier ne se trouva pas au lieu, où la cour devoit se rendre. Le Prince de Condé étant dans un grand chemin pour l'attendre, demanda à un païsan, s'il n'avoit pas vu le Prince de Conti? *Non, Monsieur,* répondit le villageois, *mais j'ai bien vu passer un cheval,*

*cheval sur lequel il y avoit un
chapeau & des bottes.*

CLXXXVI.

Un Roi des Indes ayant appris, qu'Alexandre le Grand s'étoit rendu maître de toute la Perse, lui envoya des Ambassadeurs, qui avoient les cheveux blancs, & la barbe noire, dont ce Prince fut fort étonné: & pour en découvrir la cause, il fit assembler des Philosophes, qui avoient toujours passé pour s'avans. Mais comme leurs raisons ne lui plaisoient pas, un des Ambassadeurs dit: *Seigneur, nos cheveux sont blancs, & nos barbes sont noires, parce que nos cheveux sont de vingt ans plus vieux que nos barbes.*

CLXXXVII.

Comme un Matelot alloit entrer dans un vaisseau, qui partoit pour les Indes, un Philosophe lui dit: *Mon ami, où est-ce que ton Pere est mort? Dans un naufrage,* répondit le Matelot. *Et ton Grand-Pere? Comme il alloit à la pêche, il s'éleva une si furieuse tempête, qu'il y fut submergé avec sa barque. Et ton Bisayeul? Il périt aussi dans un navire, qui alla se briser contre un écueil. Comment donc, reprit le Philosophe, oses-tu te mettre sur mer, puisque tous tes Ancêtres y ont péri; il faut que tu sois bien téméraire.* Monsieur le Philosophe, reprit le Matelot, quoi qu'on en dise, je crois avoir autant de raison que vous: mais dites-moi un peu:

où est-ce que votre Père est mort? Fort doucement dans son lit: Et tous vos Ancêtres? De la même manière fort tranquillement dans leur lit: *Eh! Monsieur le Philosophe, répartit le Matelot: comment oses-vous donc vous mettre au lit, puisque tous vos Ancêtres y sont morts?*

CLXXXVIII.

Quelques heures après que la bataille de Lande fut finie, le Maréchal de Luxembourg se voyant environné par une foule de Généraux, Maréchaux de Camp, Brigadiers, Majors & autres Officiers de son Armée, qui venoient le féliciter sur la signalée victoire, qu'il avoit remportée; *Eh bien! Mes enfans,* leur dit-il en riant: *Comment appellerons nous cette bataille? Comme l'on se regardoit l'un l'autre, & que l'on ne savoit que lui répondre, la plupart étant d'avis, qu'on lui donnât le nom du lieu, où elle s'étoit donnée, suivant la coutume; Non, Messieurs, répondit le Maréchal, nous l'appellerons Fascine, & au lieu de dire la bataille de Lande, il faudra dire, la bataille de Fascine.* Il leur marqua ainsi la quantité des morts de ses gens entassés les uns sur les autres, devant le camp retranche des Alliés, comme des fascines dans le fossé d'une fortresse. Pour cette même raison on fit une médaille en Hollande, représentant le Roi de la Grande Bretagne avec cette

cette Inscription: *Guillaume le Grand l'Invincible.* Et au revers un héron poursuivi d'un faucon, celui-ci se jettant sur le heron par force & l'autre le perçant de son bec, avec ces mots: *Le vaincu perce le vainqueur.*

CLXXXIX.

L'auteur du *Mercur* Galant ayant donné les bouts-rimés ci-dessous à remplir pour la campagne de Louis XIV. de l'année 1695. avec promesse de donner une médaille à celui qui auroit le mieux réussi, un esprit très-bien-fait composa les deux sonnets suivans.

Sur les préparatifs de la campagne de S. M. Britannique, Guillaume le Grand, pour l'année 1695.

SONNET.

Dans tout ce que je fais, la
Justice est mon *guide.*
Mes exploits l'ont fait voir assez de toutes *parts,*
Dès lors que j'entreprends de
forcer des *remparts,*
On voit qu'en ma faveur la victoire *décide.*
Aller! Voir! & d'abord Vaincre un *† fleuve rapide,*
Surpasser en valeur le plus grand des *Césars,*
S'exposer mille fois au milieu des *Hazards,*
Braver par-tout la mort d'un courage *intrépide,*
D'un Soldat & d'un Roi remplir tous les *Emplois,*

Combattre vaillamment pour le maintien des *loix,*
Affronter les périls, effuyer les *tempêtes:*
C'est ce que j'ai fait voir en cent endroits *divers,*
Non point dans le dessein de faire des *Conquêtes,*
Mais pour donner un jour la paix à l' *Univers.*
† La Boine en Irlande.

Sur les préparatifs de la Campagne de Louis XIV. pour l'an 1695.

SONNET.

Dans l'état où je suis, j'ai bien besoin d'un *guide,*
Voyant mes ennemis courir des toutes *parts,*
Pour rentrer dans leurs Biens, pour forcer mes *remparts,*
Je crains que le malheur contre moi ne *décide.*
Mon règne de tout tems apparu si *rapide,*
Que je croyois monter au nombre des *Césars,*
Sans m'exposer comme eux aux périls, aux *Hazards,*
Je restois dans ma cour toujours ferme, *intrépide,*
Selon mon bon plaisir je donnois des *Emplois,*
Selon ma volonté je dispois des *loix,*
Sans craindre les écueils non plus que les *tempêtes.*
Cependant aujourd'hui par cent peuples *divers,*
Je

Je vois si fort borner le cours
de mes *Conquêtes,*
Qu'il faut que je me cache aux
yeux de l' *Univers.*

CXC.

Les François ayant pris en 1692. sur les Alliés la ville de Namur, firent une médaille, qui représentoit le Roi de France avec un grand camp, emportant une ville bien munie, & l'armée des Alliés de soixante mille hommes à côté avec ces mots: *Annat victoria testis,* c'est-à-dire: *La victoire aime d'avoir des témoins.* Mais les Alliés, après avoir repris ladite ville en 1695. en firent une semblable, représentant le Roi de la Grande-Bretagne Guillaume le Grand, avec une puissante armée, occupée d'un semblable travail, à la vûe de cent mille hommes des ennemis, avec ces mots autour: *Bien rit, qui rit le dernier.* Cette victoire étant d'autant plus signalée, que cent mille témoins valent mieux, que soixante.

CXCII.

L'Empereur *Léopold* le grand étoit sans contestation le plus invincible, & le plus Auguste de tous ses Prédécesseurs. Car il faut que tout le monde avouë, qu'il n'y a eu aucun d'eux, qui ait soutenu si glorieusement une guerre de durée, remporté tant de victoires signalées, ni reconquis tant de pais sur deux ennemis à la fois,

si rusés & si puissans. C'est ainsi, que son nom doublement heureux, *Leopoldus,* répondit justement à la double prédiction de son Anagramme: *Pello duos, sole duplo,* c'est-à-dire: *Je combats deux ennemis, les Turcs & les François, & s'ils ont un Soleil pour eux, j'en ai deux pour moi.*

CXCIII.

Les hommes mesurent leurs besoins à leurs cupidités, plutôt qu'à la nécessité. S'ils vouloient se borner, ils trouveroient que mille choses sont superflûes, dont ils ne croient pas pouvoir se passer. Les *Sannites* vaincus par *Curius,* vinrent lui offrir de grands présents: ils le trouvèrent occupé à faire cuire des raves pour son diné; il ne voulut point recevoir ce qu'ils lui ofroient: *Un homme,* leur dit-il, *qui se contente de si peu de choses, n'a pas grand besoin de votre or ni de votre argent.*

Sans faire tant d'apprêts,

La vertu se contente, & vit
à peu de frais.

CXCIII.

On dit des manières d'agir contraires des François & des Espagnols, que le François porte les cheveux longs, l'Espagnol les porte courts: le François mange vite & beaucoup, l'Espagnol mange lentement & fort peu: le François se fait servir le bonilli le premier, l'Espagnol le rôti: le

Fran-

François met d'ordinaire le vin sur l'eau, l'Espagnol met l'eau sur le vin: le François parle volontiers à table, l'Espagnol n'y dit mot: le François se promène après le repas, l'Espagnol dort où s'affied: le François marche vite, l'Espagnol marche posément: les laquais François suivent leur maître, ceux des Espagnols vont devant: le François pour faire signe à quelqu'un de venir à lui, hausse la main & la ramène vers le visage, l'Espagnol pour le même sujet baillé la fienné, & la rabat vers les piés: le François donne par civilité le haut du pavé, l'Espagnol donne le dessous: le François entre & fort le dernier de sa maison, l'Espagnol y entre & en fort le premier: le François demande l'aumône avec foudmission, l'Espagnol la demande avec une espèce de gravité, qui ressemble beaucoup à l'arrogance: le François réduit à la pauvreté vend tout hormis sa chemise, la chemise est la première chose, dont l'Espagnol se défait, gardant sa fraise, l'épée & le manteau jusqu'à l'extrémité: le François met le matin son pourpoint le dernier, l'Espagnol commence à s'habiller par là: le François pour se boutonner commence par le colet, & finit par la ceinture, l'Espagnol commence par la ceinture & finit par le colet.

CXCIV.

En 1693. Monsieur de Saint Olon, Envoyé de Louis XIV. au Roi de Maroc, lui donna des éloges outrés pour obtenir de ce Prince la permission d'acheter des grains dans ses Etats. On fit là-dessus un Madrigal assez joli, qu'on ne fera pas fâché de voir.

Apostrophe au Roi de MAROC.

Descendant du Grand Mahomer, Roi de MAROC, de FEZ, de SUS, de TAFILET.

Si l'abondance

Régnoit en France,

Tu ne serois qu'un Roitelet.

*Ce n'est que sa grande indigence,
Qui l'éleve au dessus de tout
Prince Africain,*

On dit tout pour avoir du pain.

CXCV.

Un Prélat ayant envie de porter un chapeau rouge, ou d'être Cardinal, envoya un jour au Pape Urbain VIII des cerises, qui n'étoient pas meures, mais encore toutes vertes, sur une assiette d'argent avec ces mots autour: *Te sole rubescere gaudet: C'est-à-dire: elles aiment à prendre la rougeur des rayons de votre soleil.* Sur quoi le Pape répliqua en souriant: *Aliis obstantibus tardo sole rubescunt; C'est à dire: Elles rougiront donc bien tard: car il y en a d'autres, qui les empêchent de recevoir la chaleur du soleil.*

CXCVI.

CXCVI.

Sur le Maréchal de Villeroy.

Les exploits valeureux, qu'en
Italie il fit,

En peu de mots se peuvent
apprendre:

A *Cbiari* d'abord *Eugène* le bâ-
tit,

A *Crémone* il se laissa pren-
dre.

CXCVII.

Monfieur du Q U E S N E
blanchi fous les armes au fer-
vice de la France, fit un jour
un très-bel exploit. Le Roi
ayant envie, de voir ce Ca-
pitaine, commanda de le faire
venir dans fon Antichambre.
Lui s'étant présenté avec toute
forte de respêt, le Roi loua sa
bravoure avec promesse de l'a-
vancer avec le tems. Alors
ce routier mettant la main sur
sa tête, répartit avec une gran-
de présence d'esprit; *Sire,*
il est tems. Ce bon mot eut
l'agrément du Roi de manière
qu'il le fit aussitôt Chef-d'Esca-
dre.

CXCVIII.

Un grand Prince à qui les
pointes d'esprit étoient natu-
relles, parlant un jour à ses Mi-
nistres des artifices & des ruses
de la fausse Politique, & que la
vie des Esprits malfaits n'étoit
qu'une suite continuelle de
fourberies, dit enfin fort pru-
demment: *Celui qui me trompe*
la première fois, me fait tort;
mais qui me trompe la seconde
fois, me rend justice.

CXCIX.

Eloge de la Mouche.

La Mouche est compagne de
l'homme toute sa vie, & goûte
de tout ce qu'il mange, hormis
de l'huile qui lui est un poison
mortel. Sa vie n'est pas lon-
gue, mais agreable. Elle a cet
avantage, qu'ayant peu à vi-
vre, elle trouve toujours la na-
pemise, & l'on diroit que c'est
pour elle, que les vaches font
le lait, & les abeilles le miel,
qui sont les plus douces choses
de la nature. Elle se met la
première à la table des Rois &
fait l'essai de toutes leurs vian-
des. Elle n'a point de retraite
assurée, mais vagabonde à
la façon des Arabes & des Sey-
tes, elle se couche par-tout,
où la nuit la surprend; car elle
aime la lumière, & ne fait
rien dans les ténèbres. Les
Poètes feignent, que c'étoit au-
tre fois une Musicienne.

CC.

Le prétendu Prince de Gal-
les étant allé en 1708. avec la
flotte Françoisse, sous le Comte
de Fourbin, faire une descente
en Ecoffe, ou dans la Grande-
Bretagne Septentrionale, &
son dessein ayant échoué, on
fit une médaille en Hollande,
où d'un côté le dit Prince en
harnois, monté sur une écrevi-
ce, alloit à reculons vers un
moulin à vent, avec cette in-
scription:

Je fais un voyage,
A mon héritage;

*Le nez est bon,
A reculons.*

À l'envers se représentoit le même Prince avec un pied de nez, qui s'étendoit de Paris jusqu'à Edimbourg & ces mots autour :

*Quand Versailles est accouché,
Ses enfans ont un tel nez.*

CCI.

*Sur la Bataille d'Audenarde
de l'an 1708.*

Un Gascon d'humeur goguenarde.

Arrivant du Camp à Paris,
Après l'affaire d'Audenarde,
Se trouva, dit-on, fort surpris ;
C'étoit de voir que dans les
ruës,

On faisoit par-tout des grands
feux,

Pour une Bataille perduë,
Comme pour un succès heu-
reux.

Ah! Cadedis, riant sous
Cappe,
Badauds, vous faites, leur dit-
il,

Ainsi que la pierre à fusil,
Plus de feu, tant plus on la
frappe.

CCII.

Un Evêque étant le plus fa-
meux guerrier de son tems, fut
enfin fait prisonnier par un
Roi voisin, avec lequel il étoit
en guerre. Celui-ci lui ayant
pris la cuirasse, qu'il avoit sur
le dos, l'envoya au Pape avec
un billet en ces termes: *Voilà
une robe que nous avons trouvée,
voyez si c'est celle de votre fils.*

CCIII.

Les circonstances surpre-
nantes, que les Histoires nous
marquent de la marche de
Hannibal par les Alpes, nous
pourroient faire croire, que ce
n'étoit qu'un conte chimérique,
si nous n'avions pas vu de nos
tems un plus grand Hannibal
Impérial à l'étonnement de
toute l'Europe franchir les
Alpes avec le gros canon, &
pénétrer heureusement en Ita-
lie l'an 1700. par-dessus les
rochers les plus inaccessibles,
& par des précipices & abîmes
horribles, malgré les François,
qui en gardoient bien tous les
passages. Ces pauvres rodo-
mots ne laissèrent pas de se
moquer hautement de cette
entreprise en des termes pi-
quans: *qu'ils ne pouvoient pas
croire que les Soldats Impériaux
fussent ailés pour prendre le che-
min des nuës.* Mais la pruden-
ce de l'incomparable Prince
EUGENE de SAVOYE, ayant
fait jour partout, & surmonté
tous les obstacles, les surprit
comme un coup de tonnèrè, de
forte qu'ils se turent subite-
ment comme des grenouilles
accablés d'un froid inopiné au
Printems. Tout cela donna ma-
tière à des vers latins, que l'on
vit peu-après répandus par les
ruës de la Ville de Milan.
*Alpibus Italianam penetrat Ger-
mania fractis:
Cæsareæ incassum Galle resistis
avi.*

C'est

C'est-à-dire : *Les Allemands ayant forcé les Alpes, ont pénétré en Italie ; ô Coq, c'est en vain que tu veux résister à un Aigle.*

CCIV.

Un esprit curieux fit sur les succès heureux des armes Impériales en Italie l'an 1702. ce beau Chronodistique : *IMPerator GaLLos DebeLLabit* : C'est à-dire : *L'Empereur va triompher des François.*

CCV.

Les Princes ne sauroient prendre trop de précautions avant que de donner leurs ordres, qui ont souvent de fâcheuses conséquences, & qui font des maux irréparables, quand ceux qui les donnent agissent par les mouvemens de quelque passion. *Sopater* avoit la réputation d'être le plus habile Philosophe de son tems ; l'Empereur *Constantin* Pestoimoit tellement, qu'il le faisoit affeoir à sa droite dans les spectacles ; cette grande faveur donna de la jalousie à *Ablavius*, quoiqu'il fut premier Ministre & Favori. Je ne sai par quel malheur les Vaisseaux, qui apportoient le blé d'*Alexandrie* à *Constantinople*, tarديوient à venir : la famine commenoit à se mettre dans la Ville, le peuple murmuroit : On cria en plein theatre à *Constantin*, que l'ingrat *Sopater* arrêtoit les vents par son art magique. L'Empereur sans delibérer davantage & sans examiner la chose, lui

fit sur le champ trancher la tête, quoique ce pauvre Philosophe fut apparemment innocent du crime, dont on l'accusoit sur de très-foibles conjectures.

CCVI.

Un certain Ambassadeur reprochant à un Grand-Capitaine, qu'il étoit fils d'un Tailleur : *Cela est vrai*, répartit l'autre, & je porte à mon côté l'aune, de laquelle je mesure les poltrons.

CCVII.

Pendant la dernière guerre, il y eut en France une si grande disette de vivres & d'argent, que non seulement les Soldats mais aussi les Officiers de distinction, se virent forcés à demander la passade. Ayant donc concerté un jour de se jeter pour cet effet à divers partis sur le chemin de Versailles ; il arriva que M. de Pont-Chartrain, Sur-Intendant général des Finances, eut l'aventure de tomber le premier sur eux. Dès qu'il approcha de la première bande, le compliment, qu'on lui fit, fut de lui demander six cens pistoles. Ce Seigneur ne voyant aucun moyen de l'éviter, leur accorda la somme qu'ils lui avoient demandée. Sur quoi les dits Officiers en le remerciant très-humblement, Pavertirent, que s'il lui arrivoit de rencontrer encore d'autres bandes, il n'auroit qu'à dire : *Messieurs, j'ai dansé.* Après cela il poursuivit son voyage & autant de fois qu'il vint à la

E e

ren-

rencontre de quelques-uns desdits partis, il leur dit d'abord: *Messieurs, j'ai dansé.* Sur ces paroles ils lui firent la révérence, & le laissèrent passer. Ainsi ce pauvre Intendant dansa assez cher, & étant enfin arrivé auprès du Roi, il lui raconta, combien sa danse de Paris à Versailles lui avoit coûtée. Mais le Roi en rit à ventre déboutonné.

CCVIII.

Un Prédicateur Gascon demeura court en chaire. Il eut beau se frotter le front, il n'en pût rien tirer. Il fallut descendre: *Cadedis, Messieurs,* dit-il, en prenant congé de l'Auditoire, *je vous plains, vous perdez une belle pièce.*

CCIX.

Un Tailleur étoit si accoutumé à dérober, lors qu'il faisoit des habits, qu'il ne s'en passoit pas même en faisant ses propres habits. Sa femme s'en étonnant, il lui dit: *Faisi grand peur de perdre une si bonne habitude, que je ne m'épargne pas moi-même, de crainte d'épargner quelque autre après moi.*

CCX.

Sur la grande disette qui régna en France l'an 1709.

Louis, jadis grand Roi, aujourd'hui que le sort

Rend bien petit avant sa mort;

Pourquoi refusez-vous cette paix salutaire?

Elle est dure, il est vrai, mais elle est nécessaire.

Acceptez-la, Louis, car en baissant la main,

Il faut s'humilier, quand on n'a point de pain.

Le Chronographe: LILICIDIVM, c'est à dire; l'abaïssement des fleurs des lis, signifie ou forme l'an 1709.

CCXI.

Un pauvre journalier avoit coutume de dire: Qu'il gaignoit tous les jours cinq pains à travailler. Un de ses voisins lui demanda, comment il les partageoit? *J'en prends un* répondit-il, *j'en jette un, j'en rends un, & j'en prête deux.* Sur quoi l'autre le pria de lui expliquer cette énigme: *J'en prends un,* répartit-il, *pour moi: j'en jette un, le donnant à ma Belle-mère: j'en rends un, à mon Père: & j'en prête deux à mes enfans.*

CCXII.

On parla à Rome de faire Pape le Cardinal BONA. Pasquin dit d'abord: *Papa Bona est oratio incongrua: On ne dit pas bien, Papa Bona.* Le Cardinal répondit:

Vana solæcismi ne te conturbet imago:

Esset Papa bonus; si Bona Papa foret.

C'est-à-dire: Que la vaine fantaisie d'un solécisme ne vous embarrasse; Je vous assure, qu'on auroit un Bon Pape, si Bona le devenoit.

CCXIII.

La Valeur & la Bravoure éclatante, que les Hollandois ont

ont fait voir de tout tems, & principalement dans les guerres sanglantes ci-devant contre l'Espagne & aujourd'hui contre la France, a surpris tout le monde: Les merveilles qu'ils firent l'an 1248. en pénétrant dans le port de Damiette en Egypte, apres en avoir brisé par une force extraordinaire les chaines redoublées, ont donné lieu au proverbe Allemand: Er gehet durch wie ein Holländer: c'est à dire: Il se fait jour par les plus grandes difficultés comme un Hollandois. Cet éloge immortalise leur gloire à la honte & confusion de ceux, qui tâchent de l'interpréter en mauvaise part, ou par ignorance, ou par envie. On peut voir dans la Cathédrale de Harlem le modèle de ce vaisseau, armé d'une grosse scie, avec lequel les Hollandois ont forcé le passage du port susdit & facilité par ce moyen la prise de cette importante forteresse. CCXIV.

On ne peut obliger par la force les Princes à tenir ce qu'ils promettent, parce qu'il n'y a point de Tribunal au dessus d'eux; mais ils doivent être à eux-mêmes des Juges fort sévères. Les Espagnols disoient de Charles V. qu'il ne violoit jamais sa parole, que pour exercer sa clémence, & pour pardonner à ses ennemis, dont il avoit juré la ruine. CCXV.

Aristote étant un jour en

Compagnie, un facheux se mit à l'entretenir de choses triviales & inutiles, sans lui donner le tems de répondre; & lui dit après un long discours: Je t'ai bien rompu la tête, grand Philosophe: Point du tout, interrompit Aristote, car je ne t'ai pas écouté.

CCXVI.

Il se trouve quelque-fois dans les États de certaines gens qui semblent n'être nés, que pour entretenir les dissensions & pour ruiner les familles; on les devoit punir comme des perturbateurs du repos public. Louis Sforce Duc de Milan entendant parler d'un Avocat, qui étoit si fin & si rompu dans toutes les ruses de la chicane, qu'il gagna les causes les plus injustes & les plus désespérées, ou les faisoit durer si long tems, qu'on ne voyoit jamais la fin du proces, le fit venir devant lui. Je dois, lui dit le Duc, cent ducats à mon Boulanger, pour du pain qu'il m'a fourni, je voudrois bien ne les pas payer: pourriez-vous trouver des expédiens, pour me tirer d'affaire? Il n'est rien de plus aisé, répondit l'Avocat, de faire languir votre Créancier pendant dix ans. Le Duc indigné de ce discours ordonna qu'on fit mourir publiquement ce méchant Avocat. CCXVII.

C'est bien la faute des Grands, s'ils ne sont pas aimés de tout le monde. Un de leurs regards,

un fouris, une parole gracieuse, tout cela leur gagne les cœurs. Il n'en est pas de même de ceux qui sont dans une fortune médiocre, il leur faut bien d'autres choses, & souvent après beaucoup de peines, ils n'ont rien gagné: le mérite même qui fait admirer les premiers, quand ils en ont, attire à ceux-ci la haine & l'envie. PHILIPPE Roi de Macedoine avoit coutume de dire; *qu'il ne tenoit qu'aux Princes, de se faire aimer, ou haïr.*

CCXVIII.

Pendant la maladie mortelle du Prince d'Orange, Guillaume Frederic, il arriva un soir, que toutes les chandelles de sa chambre s'éteignirent subitement, & tout à la fois, à la réserve d'une petite étincelle, qui demeura fort brillante à une des chandelles. Et la Princesse son Epouse en étant surprise, comme d'une chose de mauvais augure, son Aumonier Monsieur Stevin, qui étoit en même tems avec elle, lui dit, que cette aventure regardoit le Prince, qui alloit mourir sans laisser aucun germe de sa race, mais qu'après sa mort il resteroit pourtant une petite étincelle laquelle éclaireroit tout le monde. Le Prince mourut dans peu. Après sa mort nâquit le feu Roi de la Grande Bretagne, Guillaume III. lequel par le grand lustre de ses incomparables actions a véritablement accompli ce présage.

CCXIX.

Le fameux maître des maximes de la fausse Politique Machiavel, avoit coutume de dire de la Fortune: *Que c'étoit une femme opiniâtre, comme plusieurs autres: qu'il falloit hardiment aller à sa rencontre, & lui faire tête, qu'elle plioit & donnoit la main, voyant la force. Qu'il ne falloit que de la prudence pour la gagner.* Quoi qu'il en soit: La Providence Divine est pourtant le véritable guide du fort d'homme. Et c'est à peu près sur cette même réflexion, qu'un homme fort savant a très-bien dit: *Crede re mundum humanis consiliis regi, subtilis Atheismus est. C'est un Atheisme subtilisé que de croire que le monde soit gouverné par la prudence humaine.*

CCXX.

Le défunt Duc de Toscane Ferdinand II. avoit coutume de dire: *Col tempo saremo tutti Francesi, ovvero Turchi; Avec le tems nous serons tous ou Turcs ou François.* Il donna à connoître par là, que ces deux nations brigoient l'arbitrage & la domination de l'Europe.

CCXXI.

Un jeune Seigneur de Gascogne avoit fait une si grande dépense à Paris, que la Seigneurie en futa. Un Italien, avec qui il mangeoit un jour; lui dit, le voyant rêver à table: *Votre Seigneurie ne mange pas.*

Non

Non, répondit le jeune Seigneur, *elle est mangée.*

CCXXII.

Un Evêque étant à table il lui tomba en mangeant quelque chose sur la barbe, qu'il portoit fort longue. Son Maître d'hôtel lui dit: *Monseigneur, il y a quelque chose sur la barbe de Votre Grandeur.* Mais voyant que ce Prélat le regardoit de travers, il crût que c'étoit à cause, qu'il ne s'étoit pas bien expliqué, & pour se corriger, il se réprit, & dit: *Monseigneur, il y a quelque chose sur la Grandeur de votre barbe.*

CCXXIII.

Alphonse Roi de Naples avoit un boufon à sa cour, qui écrivoit sur ses tablettes toutes les folies que les Courtisans faisoient. Le Roi voulut un jour lire ce qui y étoit écrit, & fut fort surpris de voir son nom à la tête des autres, parce qu'il avoit donné dix mille écus à un More pour aller en Barbarie acheter des chevaux. Quelle folie ai-je fait, lui demanda le Roi, que tu m'as mis dans ce catalogue. *Sire,* répondit

le boufon, *vous vous êtes fié à un homme, qui n'a ni foi ni loi; il demeurera dans son pais avec votre argent.* Mais, reprit le Roi, s'il revient avec des chevaux, ou qu'il me raporte mon argent, que diras-tu? *Alors,* répliqua le boufon, j'efacerai votre nom de mes tablettes, & j'y mettrai le sien.

CCXXIV.

George Rollenhagen, fameux par ses écrits très-divertissans fut soupçonné d'être trop libertin à l'égard de la Foi. Quelques uns des censeurs rigides l'ayant trouvé un jour, commencèrent à le questionner, sur ce qu'il croyoit? Celui-ci leur répondit tout court & brusquement: *Qu'il se croyoit fou.* Les autres surpris de ce paradoxe, répartirent, que sa réponse n'aboutissoit pas à leur intention, qu'ils le prioient donc de vouloir confesser sincèrement sa croyance. *Je vous crois sous aussi,* répliqua-t-il: *C'est ce,* dirent-ils, *que nous ne vous passerons pas.* Alors Rollenhagen en souriant: *Eh bien!* conclut-il, *ceux-là sont les plus grands sous, qui ne veulent pas l'avouer.*



I.

FABLE INGENIEUSE

TIRÉE

DE GERBELLIOUS.

DE L'ARAIGNÉE

ET

DE LA GOUTE.

L'Araignée, pour se délasser, se promenoit un jour après son travail. La Goute vint par hazard à sa rencontre d'un pas chancelant, & ne put l'aborder qu'avec beaucoup de peine. Après avoir marché ensemble pendant un jour, elles arrivèrent sur le soir auprès d'un village. Chacune chercha un hospice convenable pour se retirer. L'Araignée sans raisonner longtemps, entra dans la maison d'un homme fort riche. Elle commença d'abord à tendre ses toiles, dans le dessein de s'y établir. Mais un moment après on détruisoit tout son ouvrage. Elle ne savoit de quel côté se tourner, pour travailler en sûreté & pour éviter les insultes des balais. Elle se trouvoit malheureuse, & pauvre au milieu de l'abondance. La Goute sous la figure d'un Mendiant, put à peine obtenir la permission d'entrer dans la cabane d'un pauvre Villageois, où elle se

vit exposée à toutes sortes de misères. On servoit pour le repas un pain fort dur & fort bis, & de l'eau pour boire. La Goute harassée du voyage, ne trouva qu'un lit fait de planches pour se réposer, sans duvet, sans feuilles molles; un lit si dur & si incommode ne convenoit guères à des membres si délicats. A peine le Soleil fut-il levé, que l'Araignée & la Goute s'abouchèrent pour se raconter mutuellement leurs aventures. L'Araignée commença la première & lui exposa toutes les incommodités qu'elle avoit souffertes pendant la nuit, & les ravages que les balais avoient faits parmi ses toiles. La Goute à son tour se plaignit de la pauvreté de son Hôte; mais elle n'eut pas le tems de montrer à l'Araignée les meurtrissures, qu'un lit si dur lui avoit faites par tout le corps. Elles prirent de concert la résolution de changer de méthode à l'avenir.

venir, & conclurent ensemble que l'Araignée désormais se logeroit sous les cabanes des pauvres, & la Goute dans les Palais des Grands. Il étoit déjà tard, lors qu'elles arrivèrent toutes deux à la porte d'une grande ville. La Goute se ressouvenant de la résolution qu'elles avoient prise, s'alla cacher furtivement dans la maison d'un homme fort riche. Avec quelle complaisance, avec quels égards, avec quels respects fut-elle reçue du Maître du logis! On la fit asseoir sur des coussins remplis de plumes de cygnes. On lui servit tous les vins les plus délicats, de faisans & les viandes les plus exquises. Enfin tout ce que l'on peut inventer pour le plaisir, & pour les délices, fut mis en œuvre, afin de contenter cette nouvelle Hôtesse. L'Araignée alla se loger dans la cabane d'un homme fort pauvre, elle y étendit ses toiles en toute liberté, les murailles étoient par-tout entr'ouvertes, elle eut tout le loisir de faire tous les ouvrages qu'elle voulut, sans que personne se mit en devoir de l'interrompre dans son travail, ou de lui tendre des pièges pour la surprendre. Elle ne craignoit dans ce lieu de sûreté les insultes de

personne. Elle se voyoit au dessus des atteintes des balais. Peu de jours après la Goute vint rendre visite à l'Araignée, elle lui exagéra son bonheur, sa félicité, l'abondance où elle vivoit, les délices qu'elle goûtoit, dans la maison de ce Riche, chez lequel elle étoit allée se loger. L'Araignée lui parla aussi avec beaucoup d'éloges, de la vie qu'elle menoit, & de la liberté entière qu'on lui laissoit, d'étendre ses toiles, & de faire ses autres ouvrages en toute assurance, sans être inquiétée de personne: de sorte qu'elles conclurent ensemble, que dans tous les voyages qu'elles feroient, la Goute se logeroit toujours chez les Riches, & que l'Araignée se retireroit dans les cabanes des pauvres. *Quoique plusieurs moralités puissent convenir à cette Fable, cependant son but principal est de montrer que pour être heureux, chacun doit choisir une place & un état qui lui soit propre. Cette Fable nous apprend encore que les maisons des Grands, & des Riches sont le séjour ordinaire des maladies, & principalement de la Goute. Enfin que moins on a de richesses, plus on jouit d'une liberté parfaite.*



F A B L E II.

Fermez toutes les avenues de votre Maison
aux méchans.

La Chienne prête à faire ses petits.

Les careffes d'un mal-honnête Homme font autant de pièges, qu'il faut éviter, comme l'Avanture suivante nous l'infinue.

Une Chienne, prête à faire ses petits, obtint, sans peine, d'une de ses Amies, la permission de les mettre bas dans sa petite Loge. Quand cette Amie revint

*pour lui demander sa place, elle n'oublia ni prieres, ni supplications, pour en obtenir un delai fort court, jusqu'à ce que ses petits fussent en état de la suivre. Au bout de ce nouveau terme, sollicitée plus que jamais de se retirer, elle dit à son Amie: Si „tu es assez brave pour me com-
„batre, avec toute ma famille,
„je te céderai la place.*

F A B L E III.

L'Imprudence est souvent la cause de
la ruine des gens.

Les Chiens afamés.

Un dessein ridicule & téméraire n'échoue pas seulement; mais il entraîne aussi la perte de ceux qui s'y engagent.

Des Chiens afamés virent un cuir dans le fond d'une Rivie-

re: Pleins d'ardeur pour l'attraper & s'en régaler ensuite, ils s'imaginèrent, que le plus court étoit d'épuiser l'eau à force de boire; mais ils creverent tous, avant qu'ils pussent atteindre à la proie, qu'ils convoitoient.

F A B L E IV.

Le Glorieux meprise ce qu'il ne peut avoir.

Le Renard & le Raisin.

Un Renard afamé sautoit de son mieux, pour atteindre à une grappe de raisin, qui pendoit à un cep fort haut. Quand il vit qu'il ne pourroit pas l'attraper, il se retira en disant:

„Il n'est pas encore mûr, & je „ne veux point le manger verd.

Ceux qui parlent avec mépris de ce qu'ils ne sauroient faire, doivent s'appliquer cette fable.

REFLEXIONS MORALES
SUR DIVERS OBJETS DE
LA NATURE,

TIRÉES

D'UN LIVRE INTITULÉ:

EXPLICATION LITERALE DE L'OUVRAGE
DES SIX JOURS. *

DU CHIEN.

Quoique rien ne soit plus connu que le chien, qu'il me soit permis de m'y arrêter un moment, pour faire voir, jusqu'où Dieu est capable de donner à la matière tous les dehors de l'esprit, de la fidélité, & de la reconnoissance, sans en donner le principe.

Je suppose que le Maître du chien a été absent quelques jours & qu'il revienne. Y a-t-il dans toute la famille quelqu'un qui lui témoigne une joie plus vive que son chien? Qui le caresse d'une manière plus animée, qui diversifie les témoignages de son admiration & de sa surprise en plus de façons, qui imite mieux les mouvements passionnés du cœur par ceux qu'il se donne, & qui avec la liberté de parler, dise autant de chose d'une manière si touchante que cette pauvre bête à

qui la parole est refusée? Qu'on mène le même chien à la chasse; quel étonnement ne nous donnera pas son savoir & sa prudence? Il bat la campagne, mais à une juste distance de son Maître. Il montre du gibier, & au lieu de le pousser il l'arrête: il court à ce qui en est tué, le cherche & l'apporte. Il entend tout, jusqu'au moindre signe; & le Maître rarement content des amis qui chassent avec lui avec peu d'ordre, est charmé de la capacité & de l'intelligence de son chien.

Si le Maître a perdu quelque chose, son chien le comprend au moindre mot. Il fait une enquête si exacte, que si la chose n'est qu'égarée, il la retrouve sûrement. Que le Maître parte pour la campagne, au moindre préparatif le chien est averti. Il se tient sur les avenues, & de crainte d'être oublié, il prend les devans. Que

E e 5

si par

* Ce livre à cause de son excellence, a été réimprimé à Halle, aux dépens de la Maison des Orphelins. C'est un in 8vo & se vend 4. bons gros, ou 15. Kr.

si par malheur pour lui, on lui défend de fuivre, il obéit avec peine, & après bien des remontrances, sa consolation alors est de s'affliger jusqu'au retour. Est-il possible qu'en tout cela on puisse méconnoître la main de Dieu? & ne paroît-il pas plus difficile de faire imiter si parfaitement tous les sentimens d'un cœur tendre, & toute l'industrie d'un bon esprit, sans donner ni cœur ni esprit, que d'en donner le principe & la vérité.

De l'Abeille.

Ce que fait l'Abeille est aussi peu ignoré que ce que nous admirons dans le chien, mais en même-tems aussi peu compris. Au lieu de se contenter de sucquer le miel, qui se conserve mieux dans les petits tuyaux, d'où sortent les fleurs, que partout ailleurs, elle s'en nourrit de jour en-jour, elle en fait provision pour toute l'année, & principalement pour l'hyver. Elle charge ses petits crochets dont ses jambes sont garnies; mais en évitant d'engluer ses ailes, dont elle a besoin pour voltiger ça & là, & pour son retour. Si l'on n'a pas eu soin de lui préparer une ruche, elle s'en fait elle-même dans le creux de quelque arbre: là elle fait la séparation de la cire qui tombe mêlée avec le miel. De cette cire elle compose de petites cellules & à plusieurs

angles, afin qu'elles puissent s'unir & ne faire aucuns intervalles. Elle fait couler dans de petits réservoirs le miel pur & sans mélange; & de quelque abondance qu'elle voie ses magasins remplis, elle ne se repose que lors que le tems du travail & de la récolte est passé. On ne connoit dans cette République ni la paresse, ni l'avarice, ni l'amour propre. Tout y est commun. Le superflu n'est donné à personne, & c'est pour le bien public qu'il est conservé. Les colonies nouvelles qui chargeroyent l'état sont mises dehors. Elles savent travailler, & on les oblige à le faire en les congédiant.

Avons nous parmi les nations les plus policées une imitation d'un si parfait modèle? Attribuera-t-on au hazard, ou à une cause aveugle une si étonnante sagesse? Croit-on avoir expliqué ces merveilles, en disant que c'est l'instinct, le naturel & je ne sai quoi qui en est le principe? Et n'est-ce pas dans ces images d'un côté si parfaites, & de l'autre si éloignées de la matière, que Dieu a pris plaisir de manifester ce qu'il est, & d'apprendre à l'homme ce qu'il doit être?

De la Fourmi.

Passons de l'Abeille à la Fourmi qui lui ressemble en bien des choses, excepté que l'abeille enrichit l'homme, & qu'il

ne tient pas à la fourmi qu'elle ne l'appauvrisse en le volant. Ce petit animal est averti que l'hiver est long, & que le blé mur n'est pas long-tems exposé dans le champ. Ainsi durant la moisson la fourmi ne dort plus. Elle traîne avec les petites serres qu'elle a des grains qui pèsent trois fois plus qu'elle, & elle avance comme elle peut à reculons. Quelque-fois elle trouve en chemin quelque amie qui lui prête son secours, mais elle ne s'y attend pas.

Le grenier où tout doit être porté est public; aucune ne pense à faire sa provision à part. Ce grenier est composé de plusieurs chambres, qui s'entre-communiquent par des galleries & qui sont toutes creusées si avant, que les pluies & les neiges de l'hiver ne pénètrent point jusqu'à leurs voutes. Les souterrains des citadelles sont des inventions moins anciennes & moins parfaites, & ceux qui ont essayé de détruire des fourmillières de avoient eu le loisir de se perfectionner, n'y ont presque jamais réussi, parce que les rameaux sont étendus en large, & qu'ils ne se sentent pas de tout le ravage qui se fait à l'entrée.

Lorsque les greniers sont pleins, & que l'hiver approche, on commence à mettre en sûreté le grain, en le rongant par les deux bouts pour l'em-

pêcher de germer; ainsi la première nourriture n'est qu'une précaution pour l'avenir: c'est la prudence plutôt que le besoin qui y détermine. Voilà le fond incompréhensible d'industrie, que Dieu a mis dans ce petit animal. Voilà cette espèce d'intelligence profétique qu'il lui a donnée, pour nous forcer de monter jusqu'à lui, à qui seul il appartient de faire des prodiges; & qui ne pourroit, ce semble, nous montrer plus sensiblement, qu'il est la source de la sagesse, qu'en réunissant tant de traits dans un petit volume de matière, qui n'en a que l'apparence. *Allez à la fourmi, considérez sa conduite, puisque n'ayant ni Prince, ni Maître, elle fait cependant sa provision durant l'Été, & amasse pendant la moisson de quoi se nourrir, Prov. VI, 6. 7. 8.*

Du Fourmi-Lion.

Disons encore un mot d'un très-petit animal, auquel je ne pense point sans une nouvelle admiration. Son nom est *Formicaleo* ou *Fourmi-Lion*. Sa figure est laide & ne paroît qu'ébauchée; son inclination est cruelle; & il ne vit que du sang de la proie. & son occupation unique est de lui tendre des pièges. On en voit mieux l'artifice dans une vase de terre plein d'un sable assez menu, où il se cache aussitôt. Quand il y est, il forme la figure d'un Cône

ne

ne (a) renversé, avec une proportion exacte & géométrique : il va se loger dans le sommet du Cône qui tient lieu de centre, mais en demeurant couvert. Si quelque fourmi ou quelque mouche à qui on a ôté les ailes, est placée à l'entrée du Cône, ce petit animal qu'on ne jugeroit pas capable du moindre effort, jette à plusieurs reprises du sable avec la tête sur la fourmi, & il donne du lieu où il est, des coups redoublés ; afin que le sable mouvant qu'il ébranle, entraîne en roulant la proie qu'il a sentie & la précipite au fond où il se tient caché. Alors il sort de sa retraite & après s'être defalteré du sang, il jette le cadavre qui pourroit faire soupçonner sa cruauté. Quand on veut avoir une seconde fois le plaisir de le voir travailler, on comble son Cône en agitant le vase & on est étonné avec quelle diligence une si petite bête rétablit une nouvelle figure, aussi grande & aussi régulière que la première. Quel raisonnement ne faudroit-il pas qu'elle fit, si son travail étoit fondé sur le raisonnement ? Peut-on penser plus finement en Mathématique : & connoître mieux la nature du Cône, celle du sable, celle des mouvemens, & le réentissement du centre à toutes les parties de la circonférence ?

De la Mouche.

Depuis l'usage des Microscopes on a pû discerner plusieurs de ces beautés, dont la simple vûe ne pouvoit juger, & quand on regarde avec ces lunettes la tête d'une mouche, on y voit tant de plumes, d'aigrettes, de bouquets, de diamans, qu'on ne peut se lasser de voir une telle profusion d'or & de perles sur une tête si peu importante, & de la comparer avec une secrète compassion à d'autres têtes qui affectent une semblable parure sans en pouvoir approcher. Les yeux de cette mouche sont la perfection de l'art, non seulement pour les petits carreaux, dont ils sont composés, comme un ouvrage au petit Métier, mais par l'usage de ces petits carreaux, qui sont autant de cristallins & de répétition de l'œil, parceque l'œil total étant immobile, chaque cristallin sert à lui représenter ce qui lui répond. Il en est de même de quantité d'autres animaux, que nous traitons d'insectes, dont la corne de leurs yeux est taillée en facettes, & divers cristallins rangés en ordre sur différentes lignes, & plus ou moins nombreux selon les espèces auxquelles elles conviennent, sans que cette admirable structure varie jamais dans la même espèce.

DES

(a) Telle qu'est la figure d'un pain de sucre ou d'un entonnoir.

DES OISEAUX.

Du VOL des Oiseaux, & de celui de l'HIRONDELLE.

Examinons un peu la sagesse étonnante qui paroît dans le vol d'un oiseau particulier, par exemple dans celui d'une Hironnelle. Ce n'est point sa rapidité ni sa durée, qui soit le principal sujet de mon admiration : c'est la liberté de ses mouvemens ; c'est le dessein qui la conduit ; c'est le nombre infini d'inflexions, d'écart, de détours ; c'est la dextérité avec laquelle elle évite ce qui se trouve sur sa route ; c'est l'attention qu'elle a à la proie qu'elle poursuit, enlevant sans s'arrêter les mouches qui sont sur son passage ; c'est l'esprit au dessus même de l'humain, avec lequel elle sait allier tant de choses à la fois, sans se jamais méprendre ; c'est, dis-je, cela qui m'épouvante. Car en enfermant une âme intelligente dans un si petit corps, & lui ordonnant les mêmes choses, je doute qu'elle pût les exécuter avec tant de prudence & d'adresse. Aussi, Seigneur, c'est vous-même qui êtes la cause secrète de ces merveilles ; & une telle imitation de la raison, sans en avoir le principe, est une preuve sensible qu'elle vient de vous.

Du Nid des Oiseaux.

Cette imitation de la raison est encore plus visible & plus impénétrable, dans l'industrie des oiseaux à faire leurs nids. Car

en premier lieu, quel maître leur a appris qu'ils en avoient besoin ? Qui a pris le soin de les avertir de les préparer à tems, & de ne se laisser point prévenir par la nécessité ? qui leur a dit comment il falloit les construire ? Quel Mathématicien leur a donné la figure ? Quel Architecte leur a enseigné à choisir un lieu ferme & à bâtir sur un fondement solide ? Quelle Mere rend leur a conseillé d'en couvrir le fond d'une matière molle & délicate, telle que le duvet & le coton ? Et quand ces matières manquent, qui leur a suggéré cette ingénieuse charité qui les porte à s'arracher avec le bec autant de plumes de l'estomac qu'il en faut, pour préparer un berceau commode à leurs petits ? Quelle sagesse a marqué à chaque espee une manière particulière de construire des nids, où les mêmes précautions fussent observées, mais, en mille façons différentes ?

Du Nid de l'Hironnelle.

Qui a commandé à l'Hironnelle, le plus adroit de tous les oiseaux, de s'approcher de l'homme, & de choisir sa maison pour y édifier son nid à ses yeux, sans craindre de l'avoir pour témoin, & paroissant au contraire l'inviter à considérer son travail ? Ce n'est point, comme ces autres oiseaux, avec de petites branches & du foin qu'elle bâtit, elle emploie le ciment & le mortier, & d'une manière si solide

lide qu'il faut une espèce d'effort pour démolir son ouvrage. Elle n'a cependant pour tout instrument que le bec. Elle n'a rien pour puiser l'eau. Elle ne peut mouiller que son estomac, en tenant ses ailes élevés, & c'est de la rosée, qu'elle fait réjaillir sur la poussière, qu'elle détrempe, qu'elle humecte sa maisonnerie, & qu'elle l'ordonne ensuite & l'arrange avec le bec. Reduisez, s'il est possible, le plus habile Architecte au petit volume de cette hirondelle, conservez-lui toutes ses connoissances, en ne lui laissant que le bec, & voyez s'il aura la même adresse & le même succès.

Du Soin des Oiseaux pour leurs petits.

Qui a fait comprendre à tous les oiseaux qu'ils devoient faire éclore leurs œufs en les couvant; que cette nécessité étoit indispensable; que le père & la mère ne pouvoient quitter en même-tems & que si l'un alloit chercher de la nourriture, l'autre devoit attendre son retour? Qui leur a marqué dans le Calendrier le nombre précis des jours de cette rigoureuse assiduité? Qui les a avertis d'aider aux petits à sortir de l'œuf, en rompant les premiers la coque? & qui les a si exactement instruits du moment qu'ils ne préviennent jamais? Enfin qui a fait des leçons à tous les oiseaux du soin qu'ils doivent prendre de leurs petits, jusqu'à ce qu'ils fussent élevés & en état

de se servir eux-mêmes? Qui leur a enseigné cette merveilleuse industrie de retenir dans leur gorge ou l'aliment ou l'eau, sans avaler l'un & l'autre, & de les conserver pour leurs petits, à qui cette première préparation tient lieu de lait? Qui leur a fait discerner entre tant de choses celles qui conviennent à une espèce, mais qui sont pernicieuses pour une autre; & entre celles qui sont propres aux pères, mais qui feroient tort à leurs petits, qui leur a fait discerner celles qui sont salutaires?

Du chant des Oiseaux, & de celui du Rossignol.

La première louange que Dieu ait reçû de la nature, & le premier Cantique d'actions de grâces qu'elle lui ait offert avant la formation de l'homme, est le concert de la musique des oiseaux. Tous leurs sons sont différens, mais tous harmonieux; & tous ensemble composent un chœur que les hommes ont mal imité. Une voix plus forte & plus mélodieuse se fait néanmoins distinguer, & je trouve en cherchant d'où elle vient, que c'est d'un très-petit oiseau. Cela me fait considérer les autres qui savent le chant, & ils sont presque tous aussi petits, les grands ou ignorant la musique ou ayant la voix discordante. Ainsi par-tout je trouve que ce qui paroît foible & petit, est mieux partagé & a plus de connoissance.

Du

Du Plumage des Oiseaux & de celui du Pân.

Quelques-uns d'entre les petits oiseaux ont une grande beauté, & rien n'est plus riche ni plus diversifié que leur plumage. Mais il faut avouer que toute leur parure doit céder à celle du Pân, sur qui Dieu a versé comme à pleines mains toutes les richesses qui embellissent les autres, & auquel il a prodigué avec l'or & l'azur toutes les nuances de toutes les couleurs. Cet oiseau paroît sentir son avantage, & c'est, ce me semble, pour étaler à nos yeux toutes ses beautés, qu'il fait cette pompeuse roue qui les met en évidence. Mais le plus magnifique de tous les oiseaux n'a qu'un cri désagréable, & il est une preuve qu'avec un extérieur très-brillant, on peut n'avoir qu'un très-mauvais fond, peu de reconnoissance, & beaucoup de vanité.

Des Oiseaux carnaciers.

Quoique plusieurs espèces d'oiseaux soient pacifiques & propres à la société, il y en a d'autres qui en sont ennemis, & qui vivent de sang & de carnage. Les foibles sont leur proie, mais une proie difficile à saisir. Leur sûreté consiste à se tenir à terre. Car les Vautours, les Eperviers & les autres oiseaux de même genre, n'oseroient fondre sur ceux qui ne s'élèvent point; ils se briferoient au lieu de leur nuire. Ainsi parmi les oiseaux, comme

parmi nous, l'humilité est d'un grand usage; & c'est l'élévation qui fait le danger.

Des Oiseaux de Passage.

Ces oiseaux ont tous leur tems marqué, & ils ne le passent point. Mais ce tems n'est pas le même pour chaque espèce. Les uns attendent l'Hyver; les autres le Printems; d'autres l'ÉTé, & d'autres l'Automne. Il y a dans chaque peuple une police générale & publique, qui régle & qui tient dans le devoir tous les particuliers. Avant l'édit général aucun ne pense à partir; depuis la publication aucun ne demeure. Une espèce de conseil décide du jour, & il accorde un intervalle pour s'y préparer. Après quoi tous délogent, & le lendemain il ne paroît ni traîneur ni déserteur, tant la discipline est exacte.

Des Oiseaux de Nuit.

Les oiseaux de nuit sont ceux qui ont une haine déclarée pour la lumière, qui l'évitent comme leur ennemie, & qui se cachent dans les antres les plus obscurs, pendant qu'elle éclaire l'Univers. Ils attendent avec impatience le retour des ténèbres, pour sortir des prisons où le jour les tenoit enfermés, & ils témoignent alors leur joie par des cris, qui ne sont capables que de porter la crainte, la conternation & l'effroi dans les esprits de ceux qui les entendent. Car ces oiseaux ont cha-
cun

cun leur cri particulier, selon leur espèce différente; mais il n'y en a aucun qui ne soit lugubre & allarmant. Leur figure a quelque chose de sauvage, de hideux, de taciturne, de sombre, & l'on croit voir dans leur physionomie la haine peinte & contre l'homme & contre tous les animaux. Ils ont presque tous un bec crochu, & des serres tranchantes, dont la proie une fois saisie ne peut échapper. Ils se servent des ténèbres & du tems du sommeil pour surprendre les autres oiseaux endormis, dont les plus forts ont peine à leur échapper, & dont les plus foibles sont assurément les victimes. Ils joignent ainsi la surprise à la cruauté, & l'artifice à la fureur; & après n'avoir veillé que pour le malheur public, ils se retirent avant le lever du Soleil dans leurs cavernes sombres & inaccessibles à la lumière. Ils préfèrent ordinairement les anciens bâtimens tombés en ruine à toutes les autres retraites: comme si la désolation & les ruines qui marquent la négligence des maîtres, ou la décadence des familles, étoient capables d'inspirer quelques sentimens de joie à ces funestes oiseaux.

Il n'est pas possible en rassemblant ces traits, de ne pas voir dans cette image celle des esprits de malice & de ténèbres, que la lumière de la vérité met en fuite: qui se plaif, dans tout

ce qui l'obscurcit; qui profitent du sommeil & de la négligence pour dévorer les ames, & qui les retiennent avec des serres de fer quand ils les ont saisies.

Comme les oiseaux de nuit sont ennemis de tous les autres, ils en sont aussi universellement hais, & dès qu'ils en sont découverts, ou parce qu'ils ne se sont pas cachés avec assez de précaution, ou parce que leur cri les a décelés, ils en sont aussitôt environnés avec grand bruit, quoiqu'il soit rare qu'ils en soient ataqués aussi impunément qu'ils en sont insultés. C'est de cette haine publique contre ces oiseaux, comme est la Chouette, le Hibou, l'Orfraie & leurs semblables, que se servent les Oiseleurs pour tendre des pièges à ceux qui accourent imprudemment aux cris, ou véritables, ou imités, de l'un de ces oiseaux, ennemi de tous les autres. Car après s'être fait une cabane auprès d'un bois, couverte de branches d'arbres, ils placent en divers endroits de cette cabane des gluaux sur lesquels les oiseaux de toute espèce viennent se percher, pour être plus à portée d'insulter à leur ennemi, dont le cri a reveillé leur haine; & en tombant avec les gluaux mal-fermis, ils perdent la liberté & la vie entre les mains des oiseleurs, attentifs à remarquer leur chute, & à profiter de leur témérité.